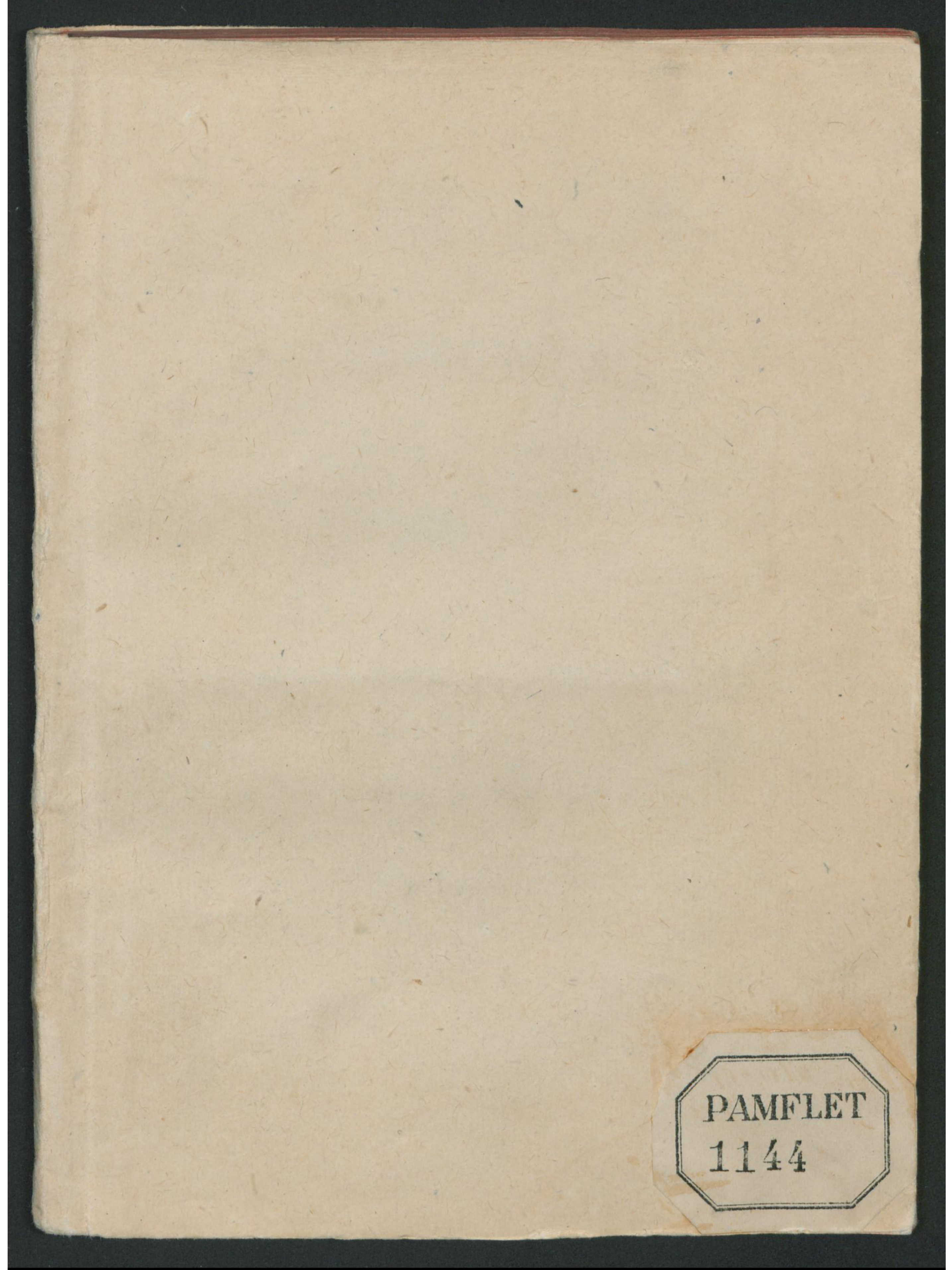

PAMFLET
1144

DIALOGISME AVQVEL SONT ENTREPARLIERS l'EMPIRE, la France, l'Espagne, l'Vnion des Estats du Pays bas, Rome, Bonne Raison, Le Herault, & le Philosophe Iuge.

Contenant succinctement l'Estat d'Allemagne, de France, d'Espagne, des Provinces vnies des Pays bas, & du Siege Romain, depuis le commencement des guerres pour la religion iusques à present.

Et quelques Sonets a l'Infante d'Espagne, & autres: avec un Cantique d'action de graçe, pour la victoire obtenue des Espagnols, par le Prince Mauriçe de Nassau, le second de Iuillet, 1600.



TERENCE.
Bon service engendre amitie,
Et verite l'inimitie.



L'an 1600.

AV LECTEVR.

Si ce petit Dialogisme
Lecteur tu lis sans passion,
Tu cognoistras d'où vient le scisme,
Cause de la Confusion.
S'en lisant tu te passionne,
La verite te confondra,
Avec ce que LA RAISON BONNE,
A le croire te contraindra.

Bien te soit.

A

HAVTE ET PVISSANTE PRINCESSE MADAME

MARIE DE NASSAV COMTESSE DE HOHENLOO, de Buren,&c. Dame de Langhenbergh, d'Yſelſteyn, Leerdam, S^te. Maertens-dyck, Duyveland, Noortbeveland, &c. ma treſ honnoree Dame.

MADAME depuis qu'il pleut à Vrẽ Ex^ce. en l'ã 1582, moy eſtant au ſervice domeſtique, de feu Mõſeigneur le Prince d'Orange de haute & treſloüable memoire, Pere de V. E. me faire ceſt honeur d'eſtre teſmoing du bapteſme, (ce qu'on appelle Marine) de noſtre fille Marie: à laquelle V. E. donna le nom. Ie n'ay onques depuis peu ſatiſfaire à mon affection, & deſir de le recognoiſtre: ſi ie ne trouvoye quelque occaſion, pour treſ humblement remercier V. E. de telle graçe & faveur. Ce que ne ſ'eſtãt offert durãt le temps de mõ abſence en Françe, & en Allemagne: eſtãt de retour pardeca, j'ay eſté en ſoucy cõtinuel, commẽt ie me pourroye revẽger de l'hõneur & des courtoiſies que j'ay receües tãt de feu Mõſeigneur, de V. E. de Monſeigneur le Prinçe voſtre Frere, que de ceux de leur treſilluſtre maiſõ. Ce que j'ay taché de faire (ſi nõ ſuffiſſamẽt, du moins au mieux qu' il ma eſté poſſible) par la deſcriptiõ de leurs vertus, & geſtes valeureux: Dont l'impreſſiõ achevee V. E. ſera ſervie: Et par ce preſent Dialogue, contenant ſuccinctement l'Eſtat d'Allemagne, de Françe, d'Eſpagne, des Provinces vnies, & du Siege Romain, que je preſente aux yeux & mains gracieuſes de V. E. laquelle je ſupplie treſ humblement le vouloir prẽdre d'auſſi bonne part, comme le coeur de celuy qui le preſente, eſt, & ſera toute ſa vie treſaffectionné à ſon ſervice. Et ſur ceſte confiance prendray la hardieſſe de le mettre en lumiere, ſous les eſles, & protection de V. E. Que ie prie Dieu vouloir maintenir avec, Mõſeigneur le Comte ſon eſpoux, en toute proſperite longue vie, & accroiſſement d'eſtaſts, bien, & honeur. Luy baiſant treſ humblement les mains.

De V. E.

Treſ humble Serviteur.
L. P.

Sonnet à l'Envieux.

Si l'Enuieux mordant ces vers vient à ronger,
Et contre eux excercer sa severe censure,
Ie veux pour evitter sa poignante morsure,
Et pour me delivrer de ce petit danger:

Qu'il vienne contre moy en champ clos se renger,
Et hardiment toucher mes fautes par mesure,
En escrit: je feray, qu'a plus que double vsure,
On verra que je sçay de ses dents me venger.

Et que je n'ay pas peur que sa mauditte envie
Me puisse desnigrer, en ce qu'ay recité,
Puis que je n'escris rien, qu'avec la verité.

Car ceste verité sera toute ma vie,
Mon but, mon seul obiect, mon estoille du Nord,
A' qui nul envieux ne pourra faire tort.

L. P.



DIALOGISME.

Où sont Interloquteurs. l'Empire, la France l'Espagne, l'Vnion des Provinces unies, Rome, Bonne-Raison, le Herault, & le Philosophe Iuge.

L'EMPIRE.

AVEC bonne raison ne me puis-je pas plaindre,
Qu'estát libre, on me veut à servitude astraidre?

LA FRANCE.

Avec bonne raison, sans le tout hazarder,
Ne puis-je un autre, & moy, de mal contregarder?

L'ESPAGNE.

Avec bonne raison, puis-je user de vantise,
Et par tout l'Vnivers chanter ma vaillantise.

L'VNION *Des Estats des Provinces vnies des Pays bas.*

Avec bonne raison puis-je pas conserver
Mon estat en repos, & les loix observer?

ROME.

Avec bonne raison, n'ay-je pas la puissance
Sur vous tous, obleigez me rendre obeissance?

BONNE RAISON.

Deduisez voz raisons chacun comme il l'entend,
Dont presumer, loüer, & se plaindre, on pretend:
Si toutes voz raisons, en raison sont fondees,
Par moy Bonne-raison se verront secondees.
Mais si sans la raison, on presume, on se plainct,
On se vante, conserve, & garde, à titre fainct.
Ie diray voz raisons & les rendray notoires,
Qu'autres elles ne sont que raisons illusoires.

l'EMPIERE.

Les Espagnols viennent assaillir l'Allemagne l'an 1598.

N'ay-ie pas bien raison de me plaindre & douloir,
Quand submis ie me voy à l'effrené vouloir

 Du

Du barbare Eſpagnol, qui [illegible]
Tant eſlogné, vient troubler ma Germanie.
Et par tout exerceant ſa rage, & cruauté,
Luy vole, & luy ravit, ſa douce liberte.
Qui tache à deſchirer mon corps, & me deſtruire
Par ſes armes, qu'il fait en Allemagne bruire.
Qui à force d'argent travaille à deſmembrer
Mes Princes, & E'ſtats, (que je ſoulois nombrer
Entre mes plus feaux) lors que, par jalouſie
L'un craint ſon compagnon, ou l'autre ſ'en deffie.
Que ceux qui paravant ſouloyent d'un meſme accord,
Vivre en fraternité ont prins un autre ſort:
Veu que non ſeulement le mal ils diſſimulent:
Mais en ſ'en eſgayans, avec les loups ils hulent,
Et leur preſtent la main, ſi non ouvertement,
Ils le ſont à couvert, & bien ſecretement:
Sans en rien ſ'eſmouvoir, de ce que la Patrie
Commune des Germains, ſ'en vat toute perie:
Et ſans ſe reſentir, du grand ſang eſpandu:
De leurs concitoyens, ny du Peuple perdu,
Ayans les coeurs fermez, peſants comme une ſouche,
Penſent que du commun le malheur ne leur touche.
Le maſſacre, le meurtre, & les ſaccagemens
Les ſtupres, les efforts, & les violemens,
Les chaſteaux ruinez, en rien ne les eſmeuvent,
Pour y remedier, comme bien faire ils peuvent.
Et ſamble qu'ils voudroyent pluſtoſt ſoubs l'eſtranger,
Eſpagnol, ou Walon, ſe reduire & renger,
Que de vivre à repos en liberté commune,
Et que de maintenir leur priſtine fortune,
Dont depuis cinquante ans l'Allemagne à ioüy,
Quand de la voir fleurir chacun ſ'eſt reſioüy.
Meſme celuy qui eſt le Chef de mon Empire,
Sambloit qu'a ce malheur il eut voulu ſouſcrire:
Et ſoit que par un fainct ſuppoſitif eſcrit,
Il ayt ces eſtrangers, pour tels actes proſcrit,
Et mis à l'abandon: ſi eſt ce qu'au contrarie,

Placcart de Proſcription de l'Empereur contre les Eſpagnols l'an 1598.

Auſſi

Aussi tost qu'il cognut la partie adversaire
D'aucuns, Princes, Estats, & valeureux Seigneurs,
Voulans s'en resentir, (ialoux de leurs honeurs)
Avoir pour se garder, mis leurs gens en campagne,
Afin de dechasser ceste race d'Espagne,
De Walons, Bourguignons & ces Italiens,
Qui mes Pays frontiers tenoyent en leurs liens:
Il sambloit qu'il vouloit retracter l'ordonnance
De la proscription: ou bien par nonchallance,
Et delais dangereux, faire perdre le temps,
Et l'argent, en rendant les soldats malcontents.
Ayant le Lieutenant general de l'armee,
(Qui pour les dechasser estoit tant animee)
Fait escouler deux mois trop inutilement, *Le Comte vā der Lippe Chef de l'armee des Circles inferieurs*
Comme cherchant de l'Ost le vray desbauchement:
Qui pesant à l'affaire, & sans point se resoudre,
Pouvoit sambler vouloir ceste armee dissoudre:
Avec ce que chez luy il eut à tous propos,
Du camp des Espagnols les plus secrets supposts,
Qu'il alloit cherrissant, & caressoit en sorte,
Qu'on craignoit que de tels traicts peu de biē en sorte,
Et qu'en fin on eut peu se cognoistre decheu,
Si per les autres Chefs n'y eut esté pourveu.
Dirat-on donc qu'a tort ainsi je me tourmente,
Et que le mal present, & futur je lamente?
N'estoit-ce pas assez que passé cinquante ans, *l'Empereur Charles le quint fit iadis beaucoup de mal à l'Allemagne.*
l'Empereur escorcha presques les Allemans,
Peusant s'y monarcher, prenant pour couverture
Qu'il vouloit extirper la Religion pure:
Soubs ce manteau fardé, les Princes ruinant,
Et presque en general les villes rançonnant.
Pour ayant despoüillé de for ces l'Allemagne,
Me faire decouller en la maison d'Espagne?
Et aneantissant mes Princes Electeurs.
Ne me rester nuls Chefs que des dissipateurs:
Que la Religion pure estant pervertie,
La Germanie fut au Pape assuiectie?

 Faloit

Le Roy d'Espagne à present regnant.

Faloit il maintenant qu'un jeune Rabsaces
(Qui pour si pesant fais n'a pas du sens asses)
Ainsi qu'un esventé vint de loingtaine terre,
Avec ses estrangers, pour me faire la guerre?
Luy, qui n'estant poussé de son ambition,
N'a de me provoquer la moindre occasion.
Luy qui n'a dedens moy pas de terre un seul poulce,
Ne cherche qu'à me faire une meschante trousse:
Et qui des Pays bas son droit ayant cedé,
A' sa soeur, du vivant du Pere decedé,
N'a nul subiect bastant, ny cause legitime,
D'envoyer pardeça personne qui m'opprime.
Et soit que l'Archiduc le mary de sa soeur,
Ayt obtenu congé de son frere Empereur,
Pour aller assaillir ces Provinces guerrieres,
De faire acheminer son Ost par mes frontieres:
Ce n'estoit pas pourtant afin d'assuiettir
Mes villes, & forcer tout mon peuple à patir
Mille incommoditez. Est-ce prendre passage,
Par les terres d'Amis? Tout ancien vsage
Des guerres de jadis, passant par un quartier
Amy, sans le grever, laissoit en son entier,
Et les soldats marchants à toute diligence,
Chez leurs hostes n'avoyent qu'ordinaire pitance.

Dom Francisco de Mendose Amiral d'Arragon tyrannise l'Alemagne.

Mais qu'a fait maintenant l'Admirant d'Arragon,
Ny plus ny moins que fait un devorant dragon,
Il est entré chez moy, & d'estrange furie,
Il à fait ravager par sa gendarmerie,
Non les seuls habitans du povre plat pays,
Qui surprins tout à coup, perclus, & esbahys,
N'ont seu où se sauver, n'ayants nulle retraitte,
Qui leur fut de la vie asseurance parfaitte:
Quittans aux Espagnols leurs maisons, & moyens,
Sont courans vagabonds desnuez de tous biens:
Laissans à l'abandon leurs filles & leurs femmes,
A' la lubricité de ces paillarts infames:
Les hommes qu'ils pouvoyent attrapper rançonnans

Et s'ils n'y fournissoyent à grands coups bastonnans?
Mais se sont adressez à plusieurs belles villes, *Horribles cruautez des Espagnols en Allemagne.*
Incoulpables du tout de ces guerres civiles,
Qui rien moins ne pensoyent, qu'un si soudain effort
A l'improviste vint leur faire tant de tort:
Dont aucunes estans au sac abandonnées,
Les autres ont esté durement ranconnées,
Faisans en tous endroits où s'estend leur pouvoir,
Leur dessein sanguinaire indifferemment voir.
Les uns faisans mourir à longues alleinees,
Tant esprises estoyent leur rages forcenees:
Les autres garrottéz les piets devant le feu
Rottis & fricassez, ne leur estoit que ieu.
Le meurtrir à credit de tout sexe, & tout aage,
Ne peut de ces tyrans assouffir le courage:
Dont la Mere & l'enfant d'un coup estans percéz
Tout au travers du corps, sont tesmoignage assez.
Du Comte vanden Brouck le meurtre detestable,
Contre la Foy donnée, est exemple notable *Le Comte vanden Brouck meurtri contre la foy donnee, puis bruslé.*
De leur periurement, de leur desloyauté.
De leur coeur simulé, de leur grand' lacheté.
Celuy qu'ils ont rotty en broche tout envie
Est bien signe evident d'estrange barbarie.
Bref tant de cruautéz qu'ils ont par tout commis,
Demonstrent qu'ils ne sont que mortels ennemis
Du grendre des humains. Si donques quelques Princes *Duc de Brunswijck & le Lantgrave de Hessen.*
Tachent, pour garantir leurs paisibles Provinces,
De ces meschants meurtriers, & de leur attentats,
Et tenir affanchis leurs peuples & Estats,
Se sont mis en devoir, & prins en main les armes,
Et veulent dechasser à force de gensdarmes,
Tout outrage inhumain, qu'ils ont veu de leurs yeux,
Qui rend ces estrangers à tout homme odieux:
Dirat-on qu'ils le font sans raison bien pregnante,
Et qu'a raison ne soit leur raison consonante?
Et que leur bon dessein, l'intention, leur but,
Tendant à conserver du Peuple le salut,

Doive estre reputé (comme on veut qu'on l'appelle)
Allencontre de moy, une esmeute rebelle.
Ainsi que fit iadis Charles quint Empereur,
Qui du monde fut lors le foudre, & la terreur:
Duquel ie n'attendois que toute bien-veuillance,
Ayant mesmes en luy mis toute ma fiance:
Quand soubs ce beau manteau de la Religion,
Il mit tout en desordre, & en confusion:
De Saxe et de Hessen.
Ravageant le Pays, emprisonnant les Princes
Ravissant leurs moyens, confisquant leurs Prouinces,
Pour voulans conserver leur douce liberté,
De la doctrine aussi garder la pureté.
Puis quand il eut tout fait, que la rage d'Espagne
Bravoit d'avoir mis joug, & dompté l'Allemagne:
Voila que tout à coup, par un trouble nouveau,
Quil n'avoit iusqu'a lors seu mettre en son cerveau,
Le Duc de Saxe Maurice, & autres alliéz.
Venir à l'impourveu contre luy quelques Princes
Allemans, alliéz des villes, & Provinces,
Qui d'Enipont le font sans ses bottes chausser
Füyr tout esperdu. Luy qui souloit chasser,
Les autres d'un foüet, se preserve à la fuitte,
Abaissant son orgeüil, & sa fureur despite.
Voyez quelle raison il eut de s'attacquer,
Au Landtgrave, & Saxon, & de les provoquer
Pour la Religion à guerre si funeste,
Et pour les terrasser poursuyvre á toute reste:
Bonne raison veux tu, que celuy qui s'appelle
Protecteur de l'estat, soit surommé rebelle?
Ou qu'il soit convaincu de perduellion,
S'il s'est monstré fidelle à la Religion?
Et s'est porté constant en la pure doctrine,
Quil tache à preserver de totale ruin e?
Qui pour la liberté mourir n'a refusé,
Comme traistre & mutin serat-il accusé?
Non ie ne le croy pas. Mais si la tyrannie,
Les affaires d'estat tout autrement manie,
Qu'avec syncerité, iustement, loyaument,

La force prenant lors à soy le jugement,
Il ne faut s'estonner, justice pervertie,
S'en vice la vertu se verra convertie.
Mais toy *Bonne raison* tu peux dire autrement,
A' mes plaintes donnant un iuste fondement.

Bonne Raison.

Empire mon Amy je cognoy que tes plainctes,
Veritables en tout, nullement ne sont fainctes:
Car la raison n'est onc contraire à verité,
Aussi bonne raison maintient la liberté,
Et la Religion, l'Estat, & la Iustice,
En faisant observer par tout bonne police.
Mais où cela defaut, alors perd la raison,
Ez coeurs des plus puissans, le lieu de sa maison:
En fin n'y demeurant qu'opprobre & vilenie
Qui sont le vray loyer de toute tyranie:
Mais celuy qui constant se tient à la vertu,
(Bien qu'un temps oppressé,) ne peut estre abatu.
Si telle est maintenant ta dure destinee,
Qu'il te faut endurer la rage forcenee,
De tant de tyraneaux: n'aye pas pourtant peur,
Qu'en souffrant tu ne sois à la longue vainqueur.
» Nul effort violent n'est de longue duree: *Nullum violentum diuturnum.*
Tient le pour chose vraye, & pour toute asseuree:
Encore qu'il n'y ayt ame qui les chassat,
Et qui d'un zele sainct ton repos pourchassat,
Si est ce neantmoins que de Dieu la justice,
A' tes maux te sera finalement propice: *Dieu punit en fin les Tyrans.*
Sans estre poursuyvis il les chassera tous,
Dessus eux espandant son tresiuste couroux.
Et comme il dechassa Charle, & toute sa suytte,
Ainsi les verras tu de bref tous mis en fuytte.
Et tes raisons estans fondees en raison,
Fera que l'exilé reprendra sa maison.
Endure pour un temps, & porte en patience,

Ce qu'on te fait souffrir en ta plaine innocence,
Recois-le de la main de Dieu, pour chastiment,
Er revere en cela son divin Iugement:
Te tenant asseuré, qu'estant la verge usée,
Par la flamme du ciel se verrat embrasee.

LA FRANCE.

Il y aura tantost pres de quarante annees.
Que j'ay de l'Espagnol apperceu les menees:
Mais quand finalement je vins á les sentir,
Las! rien ne me resta qu'un tardif repentir.
Lan 1560. Et pour le premier poinct aucuns de ma Noblesse,
Ne pouvans endurer plus long temps la bravesse
Des deux Freres Guisars qui le Roy possedoyent,
Et les Princes du sang de la Court reculoyent:
Voulans s'en resentir, tacherent en Amboise
Se saisir de tous deux: & de là vint la noise,
Qui long temps à duré. Le Prince de Condé,
De tous mes Protestans se trouvant secondé,
Pensant leur faire teste, & se monstrer fidelle
Au Roy, fut de par eux traittè comme rebelle:
Et ne fut le trespas du Roy precipité.
Il eut bien tost apres esté decapité.
Donques ce Roy François second de ceste raçe,
Par mort ayant quitté à son frere la place:
Les Guisarts cauteleux, tenans le Roy mineur
En leur subietion: n'ayant pour gouverneur
De luy, & de l'Estat, rien que la Reine Mere,
Et de ces deux Guisars tant l'un que l'autre frere,
Le Duc le Cardinal, qui bien subtilement,
Se sceurent acrocher tout le gouvernement,
Donnans le titre seul au bon Roy de Navarre,
Qui leur estoit & l'oeil une poignante escarre:
Pour tant mieux parvenir à leur intention
Prindrent le manteau sainct de la Religion,
Soubs lequel pretexans leur dessein detestable,

Ou la noblesse de Frãce tacha de despointer ceux de Guise.

Le Prince de Conde en grand danger.

Le Roy de Navarre n'avoit que le titre de Gouverneur.

Ils prenoyent un subiect à mon Peuple agreable,
Tel, que d'exterminer tous ceux, qui Protestans
De la Religion, leur furent resistens.
Sur cela l'Espagnol s'en mesle, & se prefere,
Soy disant protecteur de ce Roy, son beaufrere.
Les Guisars cognoissans que soubs un tel apuy,
Si fort, & si puissant, il n'y auroit celuy,
Quel noble, & grand qu'il fut, qui leur ozeroit nuire,
Ny à leurs attentats d'un seul mot contredire,
Prindrent fort volontiers avec luy ce parti.
Lors fut ce povre Roy du tout assubietti,
Luy, & moy tous ensamble, à la rage indomptée
d'Espagne, & des Guisars, qui m'avoyent empietee.
L'un & l'autre myrant à l'oeil ce bel obiect,
De mon estat royal, prindrent mesme subiect
De la religion, pour laquelle poursuyvre,
Nul Protestant n'eut plus en la France peu vivre.
Mais l'un, & l'autre, avoit son dessein tout à part,
l'Espagnol vouloit tout, les Guisarts une part:
l'Espagnol par argent maintenoit sa pratique,
Les Guisarts ne cherchoient que toute voye inique,
A faire despescher tous les Princes du sang
Tout d'un coup, pour apres se plaçer en leur reng:
Et bien facilement venir à bout des freres
Du Roy, puis du Roy mesme: & en telles alteres
Donnoyent à l'Espagnol espoir d'y parvenir,
Puis eux par ce moyen grands Princes devenir.
Or la division au Royaume estant mise,
L'un & l'autre party, restant nud en chemise:
l'Espagnol aysement par belliqueux effort,
Eut dompté celuy d'eux qui restoit le plus fort.
Toutesfois le Guisart n'eut pas donne partie
Gagnee à l'Espagnol, s'une bonne partie
Ne luy fut adiugée: & par là mon estat,
Entre eux fut demeuré en estrange debat:
Ainsi moy povre Françe en pieces deschirée,
Eusse esté de tous deux la friande curee.

Premieres pratiques du Roy d'Espagne en Françe.

Ceux de Guise procuroyēt la ruine des Princes du sang.

Mais

Mais Dieu que n'a voulu que ces meschás complots,
Me ravissent ainsi mon ancien repos,
Y pourveut autrement:& de puissance plaine,
Fit que les Protestans les tindrent en alleine:
L'Espagnol profondant sans proufit son argent,
Et le Guisart le sang trop prodigalement.
Car des mes Protestans,& de mes Catholiques
(Papistes applléz,les autres heretiques
Huguenots) s'espandoit le sang à tout aller,
Qu'en maints rudes combats on a veu decouller,
Ainsi que des torrens : dont de Droeux la rencontre,
Et de Moncontour, fut mon plus grand malencontre,
Malheureuse que fus,perdant à chacun coup,
De mes plus grands Seigneurs,& Noblesse beaucoup.

Beaucoup de noblesse frãcoise tuee aux deffaittes de Dreux & de Moncontour.

Et soit qu'auparavant le Duc perdit la vie,
De suyvre ses desseins le fils n'eut moindre envie,
A' cela le poussant son Oncle Cardinal,
Bourreau des Protestans,cause de tout mon mal:
Car luy & l'Espagnol avec Monsieur le Pape,
Leur dresserent depuis vne mauditte attrappe,
Soubs le manteau couvert d'un mariage sainct,
Où le Roy se monstrant simulé,cault,& fainct,
Pour mieux les endormir, vsoit de grand' caresse
Envers mon Admiral,& toute ma noblesse
Protestante,qu'ayant ainsi que des souris,
Prinse à la trappe,il fit massacrer en Paris,
Au jour qui fut depuis,appellé la Iournee,
De Saint Bartholomi,qui sera condampnée
Avec tous ses Autheurs,tant qu'au monde sera
La foy,& le Soleil la terre esclairera:
Iournee que le ciel onc ne vyd de samblable,
Tant fut elle cruelle,hydeuse,& effroyable:
Dont le nom seulement à iamais fera peur,
Et á tous gens de bien tournerat en horreur:
D'où,le Ieune Guisart de si triste menée
Exploitteur principal,d'une audace effrenée,
Print piet de s'attacher,& de braver le Roy,

Tüé par Ieã Poltrot au cãp d'Orleãs.

Au massacre de Paris Iournee deSt. Bartholomi.

Si

Si avant qu'il oza presques luy donner loy:
Tant qu'en continuant contre luy ses bravades,
Luy dressant dans Paris au nez des barricades,

A'la iournee des barricades où lé Roy se sauva à la fuitte vers Chartres.

Il le fit enfuir sans guerres s'arrester,
Et pour se conserver, son Louvre luy quitter.
Lors ce jeune esventé redoublant son audace,
Oze dedens Paris du Roy prendre la plaçe,
La ville, le Palais, la Court, & l'Arcenal,
Qui de tout le Royaume est le vray gouvernal:
Il saisit la Bastille vsant de preminence,
Il ouvre les comptoirs du Roy, prend sa finance,
Il dispose de tout, selon son bon plaisir,
Si long temps qu'il en a moyen, & le loisir:
Rien ne luy defailloit que d'avoir la personne
Du Roy, pour tout á coup luy tollir sa couronne,
Ce que legerement il eut executé,
Si, fuyant, le Roy n'eut le peril evitté.
En ses deportemens le Guisart continüe,
Et pour y parvenir toute pierre remüe:
Tout á bon escient commence á attenter
Des moyens, pour ce Roy de tout poinct despoincter:
Et se met hardiment par importune brigue
D'aucuns petits vilains, á brasser vne Ligue

Cõmencemẽt de la Ligue à Nancy.

Avec les plus puissans, avec Princes, & Roix,
Contre mes Protestans, les pensant ceste fois
Du tout rüer à bas: & puis par leur ruine,
De Françe ayant chasse la plus pure doctrine,
Perverti la Iustice, & corrompu les loix,
Banni l'honesteté, aux piets foullé droits
Du Royaume, & sur tout les loix fondamentales:
En leur lieu batissant d'autres non recevables,
Le Roy estant bridé, il pensa dedens Blois,

Le duc de Guise pẽsede-rechef attrap per le Roy dedens Blois.

Aux Estats assamblez (dont il avoit les voix
A' sa devotion) de felonie extreme,
Periure & desloyal, se saisir du Roy mesme,
Et le rendre tondu (ainsi que fut jadis
Chilperic.) Ce pendant ces attentats maudits,

Et ces desloyautéz, non seulement loüees
Furent de l'Espagnol, mais du Pape advoees.
Et soit qu'il pretendit par là ma Royauté,
Et qu' avec ses supposts il avoit pourietté,
De se faire mon Roy: l'Espagnol au contraire,
Ma couronne tachoit en sa famille attraire:
Et que par la prison du Roy, ou son trespas,
Tous les Princes du sang par le Guisart mis bas,
Et tous les Protestans: la plus forte partie,
Restante, à luy seroit bien tost assubiettie,
En cas que le Guisart opiniatre fut,
Et que la Royauté ceder ne luy voulut,
Comme la chose avoit par eux esté conclüe,
Et d'accord mutuel, de long temps resolüe.

Mais comme à ces Estats, tous ces complots pervers,
Furent bien à propos, à mon Roy descouverts:
Sagement advisé par soudanie cautelle,
Le Duc de Guise tué à Blois avec le Cardinal son frere.
Il voulut prevenir ce traistre, & ce rebelle
Couvert & simulé, pour se contregarder,
Le faisant sans delay iustement poignarder:
Par où fut ma couronne à mon Roy conservee,
Sa personne de mort, ou prison, preservee:
Mais oyons le malheur. Si tost que des Guisars
Furet consuméz en cendre.
Les deux Freres tuéz, en cendres furent ards:
Voila qu'au mesme instant s'esleve un grand tonnerre,
Vn foudre vehement, & tempeste de guerre,
Allencontre du Roy, s'apparoissant l'effort
Des Guisars, beaucoup plus puissant apres leur mort,
Qu'estans vyfs. Car soudain leur frere de Mayenne.
Le Duc de Mayenne veut venger la mort de ses freres.
Qui voulut s'en venger: de tous costez moyenne
Des instrumens vengeurs: il vat viste au recours
A' l'Espagnol, & puis du Pape il prend secours.
Il employe les Ducs de Lorraine, & Savoye,
Et fait que de tous lieux forces on luy envoye:
Il esmeut, il esveille, & à beau cors & crys,
Enflamme ces mutins, & badauts de Paris,
Allencontre du Roy: qu'un chacun abandonne,

Mesme il est degradé des Docteurs de Sorbonne:
Et comme si la foy, & la Religion
Chrestienne, deut aller toute en perdition,
Par la mort des Guisarts, le Roy grand Catholique,
Est par tous les Ligueurs tenu pour heretique.
C'est à luy qu'on en veut, & n'y à si petit,
Si poure, & malotru, qui n'en face un recit
Scandaleux en public, & qui n'en parle comme
D'un meurtier, d'un tyrã, & d'un tresmeschant hõme:
Bref de dix mille iniure il se sent attacqué,
Et de propos mordans inpunêment picqué:
Ie laisse les sermons de la raçe mauditte
Des moines & capharts, de secte Iesuite.

Les Sorbonistes excõmunient le Roy.

Le Roy grand Catholique est des siens appellé heretique.

Sur ce mon Roy voulant à tous ces coups parer,
Se resoult, & se vat aux armes preparer:
Il appelle au secours son Beaufrere Navarre,
Il y vient, & de luy peu ou point ne segare,
Puis tous les plus feaux, Huguenots, Protestans,
Y viennent accourir, leurs forces luy prestans.
Me voila derechef toute en sang, toute en flamme,
Et la guerre civille autant qu'onc se renflamme:
Le Ligueurs pratiquans meurtres, assasinats,
Des venins, des poisons, & plusieurs attentas
Divers contre moy Roy, en fin trouvent un Moine,
Iacopin endiablé, pour tel massacre idoine,
Qui au pont de Saint Clou, d'un cousteau venimeux
Donne dedans le corps bien avant, iusqu'au creux
Du bas ventre du Roy, & de ce coup le tüe,
Le Roy sentant le coup, de mesme s'esvertüe,
Retirant ce cousteau, de tuer ce meschant,
Qui là fut massacré tout en un mesme instant.

Le Roy de Navarre viẽt au secours du Roy de France contre la Ligue.

Le Roy de France tué par frere Iaques Clemẽt Iacopin.

Mais devant que mourir, le Roy son frere appelle,
Et de ses serviteurs la trouppe plus fidelle:
Il le leur recommande, & qu'apres son trespas,
Pour son vray successeur ne le refuzent pas,
Mais que tous pour leur Roy le veulent recognoistre,
Faisans en son endroit leur loyauté paroistre.

Le Roy de Navarre luy succede.

Le Roy d'Espagne aspire plus que jamais à la couronne de France.

Sur cela l'Espagnol eut plus qu'onques espoir,
De ma couronne en bref, dessus sa teste voir:
Estimant que ce Roy, qu'il clamoit heretique,
Seroit contraire en tout à la foy catholique,
Et partant inhabile, à pouvoir succeder,
A' son frere, & l'estat de France posseder.
Pource plus que devant il me met tout en trouble,
Et par ses beaux doublons la guerre se redouble:
Car de moy se disant l'unique Protecteur,
En France il ne craignoit aucun competiteur.
Les Ligueurs luy avoyent desia la foy juree,
Qui causoit, qu'il tenoit ma couromne asseuree:
Et ce qu'auparavant il fit secretement
Long temps, il le fit lors sans crainte ouvertement.
A' celles des Ligueurs furent ses forces ioinctes,
Il n'y avoit celuy qui n'eut les paumes oinctes
De son Catholicon, tout deppendoit de luy,
Des Ligueurs il estoit tout le comble, & l'appuy.
La Ligue à son secours des Pays bas appelle,

Le Roy d'Espagne fait guerre ouverte en France par la prinse de plusieurs villes.

Les Walons-espagnols, ils emportent Cappelle
En Tieraçe, & Cambray, Dourlens, & Chastelet.
Le Cardinal Albert vient apres, qui se met
Devant Calais, (iadis d'Angleterre la porte,
Pour en la France entrer) il la bat, il l'emporte,
Puis Ardres, & Amiens: D'autre part de Castille
Le Conestable accourt, qui (soit que mal habille)
En Bourgogne rodant, fait du pire qu'il peut,
Et contre son bon Roy toute la France esmeut:

l'Infante d'Espagne querelle la succession de la Duché de Bretagne.

D'un autre costé veut cesté Infante d'Espagne,
Quereller le Pays, & Duché de Bretagne,
Que le Duc de Mercoeur gouvernoit à plaisir,
S'ayant de la plus part des villes sceu saisir.

Le Duc de Savoye ravit le Marquisat de Salusse à la France.

D'aillieurs ce que le moins au monde ie doutoye
Salusse m'est osté par le Duc de Savoye,
Qu'il detient sans raison, & le veut retenir,
Si mon Roy ne le fait à la raison venir.
Bref ainsi que chacun encontre moy s'allie,

Ie me vys de tout ſens griefvement aſſaillie:
Et ſambloit que mon corps par pieces deut aller,
Et que chacun ſa part en vouloit avaller.
Ce neantmoins mon Roy, de tous Roix l'outrepaſſe,
(Qui comme le ſoleil toute lumiere efface
Au prys de ſa ſplendeur: ainſi doyvent ceder
A' luy tous autres Roix, & les doit preceder,
En tout endroit d'honeur, en valeur, & proeſſe,
En moderation, en prudence, & ſageſſe:)
Ne quittant un ſeul brein de ſa force & vertu,
Par tant d'empeſchements ne fut onc abatu:
Mais eſtant eſpaulé des forces d'Angleterre,
Et des Pays vnis, leur fit une aſpre guerre.

La Roine & les Eſtats envoyent au ſecours du Roy de France.

l'Eſpagnol cognoiſſant ce ſecours redoublé,
Craignant un plus grand mal, en demeura troublé.
Car luy venant du Roy la puiſſance aux oreilles,
Et qu'il commencoit ia faire de grands merveilles,
Ayant en peu de temps les villes reconquis,
Qu'avec ſes grands deſpens la Ligue avoit aquis:
Et meſmes qu'il avoit la Ligue confondüe,
Qui de ſes grands exploits eſtoit toute eſperdüe:
Que les Ligneurs eſtoyent devenus ſes Amis,
Et de ſes Eſpagnols les mortels ennemis:
Tant qu'il n'y reſtoit plus que ce qu'en ſes frontieres
Avoit eſté gagné par les trouppes guerriers
Des Walons-eſpagnols: & ſachant que le Roy,
La Reine, & les Eſtats, de mutuelle foy,
S'eſtoyent mis tous enſamble en ſyncere alliance,
Et qu'entre eux n'y avoit aucune deffiance,
Mais que pour ſ'entre-ayder chacun feroit ſon mieux:

La Ligue cõfondüe.

Le Roy de France, la Roine d'Angleterre, & les Eſtats vnis font alliance enſamble.

l'Eſpagnol (diſie) alors perpl ex & ſoucieux,
Se mit hors du cerveau la conqueſte de France,
Et rabaiſſa beaucoup ſa premiere arrogance,
Craignant que les François, ioincts avec les Eſtats,
N'euſſent ſuppedité le reſte au Pays bas:
Et qu'apres tout le monde avoir ainſi broüillé,
Il ſ'eut veu le premier de tout poinct deſpoüillé.

Le Roy d'Eſpagne ſe deportant de la conqueſte de France, cherche la paix.

Chercha devant mourir une paix asseuree
Qui pour ses deux enfans fut de longue duree.

l'Espagnol quitte par la paix tout ce qu'il avoit prins en France sur le Roy.

Mon Roy qui cognoissoit mon miserable estat,
Las aussi d'un si long & penible combat:
Entendant au repos de moy chetifve France
Receut de l'Espagnol suffisante asseurance
De ravoir ses Pays, ses villes, & Citez,
Qu'en tant de divers lieux il luy avoit ostéz.
Il accorde une paix, avec laquelle il tache,
De tant de maux, donner à son peuple relache.

Le Roy ne quitte pas pourtant l'amitie d'Angleterre ny des Estats.

Non qu'il voulsist pourtant quitter ses Alliez
Anglois, & les Estats, ou les ayt oubliéz,
Pour ne les secourir, si l'Espagnol les presse,
Ny qu'a leur grand besoin iamis il les delaisse:
Car il cognoit fort bien que leur adversité,
Troublerit mon repos, & ma prosperité,
Avant qu'il fut long temps: & que d'eux la conqueste,
Viendroit à mon malheur, retomber sur ma teste.

Ce n'est donc sans raison, que mon Roy à cherhé,
D'un si grand ennemi de se voir despesché:
Mais par bonne raison, qu'il a voulu remettre
La France en son entier, sans plus avant permettre,
Qu'elle fut deschiree: & la voir au hazard,
Que des Princes voisins chacun y print sa part,
Et sur tout l'Espagnol, ennemy de nature
De tout estat paisible, & de toute droiture:
Qui sans nulle raison, sans droit, sans action
Quelconque, n'a cherché que ma perdition,
Passé plus de cent ans. Si donc par raison bonne,
Le Roy par ceste paix quelque repos me donne,
Si sans guerre, sans frais, & sans rien hazarder,
Son Pays recouvert il peut contregarder,
Et ne veut plus avant son ennemy poursuyvre,
Qu'il veut avec son peuple en paix desormais vivre:
L'en voudrat-on blasmer? dirat-on qu'il eut tort,
Lors qu'avec l'Espagnol il fit si bel accord?
Donques qui de mon Roy pour cela l'honeur touche,

Bonne

Bonne raison tu luy pourras serrer la bouche.

BONNE RAISON.

France oyant tes raisons, qui est ce qui pourra
Te blasmer, ny ton Roy? qui est ce qui saura
Avec Bonne raison tes raisons contredire?
Qui mesme ne voudroit à tes raisons souscrire?
Raison ayme la paix, & la tranquillité,
Le repos l'affluence, & la prosperité
D'un Royaume, & Pays: De raison est bannie
Toute meschanceté & toute tyrannie.
Si par ceste raison ton Roy à fait la paix,
S'il a chassé de toy de la guerre le fais:
Pour ce, si quelqu'un vient qui autrement dire oze,
C'est moy Bonne Raison qui maintiendray sa cause:
Et contre tout languart, mesdisant, blasonneur,
Qui parler en voudra, garderay son honeur.

l'ESPAGNE,

Soit l'Empire puissant, soit la France gentille,
De Rome soit la Court en finesse subtile,
Soyent prudens, resolus, & sages, les Estats
De ces consederez Peuples des Pays bas:
Ie veux à tout le monde icy rendre notoire,
Que pardessus eux tous, ie suis digne de gloire:
Et qu'a bonne raison me sera libre & franc,
Entre tous les Chrestiens, d'avoir le premier reng.
Par mes soldats vainqueurs, on à veu l'Italie
Trambler endesoubs moy, quand aupres de Pavie
Ie deffis les François, & fut mon prisonier,
Ce brave & valereux leur Roy François premier.
Depuis par mes soldats que fit venir d'Espagne,
Charles le quint dompta la rebelle Allemagne:
Dont en furent tesmoins les Princes prisoniers,
Le Saxon, & Lantgrave, outtre les grands deniers,
Les Canons redoublez, & l'autre artillerie,

Le Roy François prisonier de l'Empereur à Pavie.

Le Duc de Saxe, & le Lantgrave de Hessen prisoniers de l'Empereur.

Les villes Protestantes rançonnees par l'Empereur

Que, (pour se rachetter de sa juste furie,)
Les villes ont esté contraintes luy donner,
Lors que petits & grands il faisoit rançonner:
l'Espagnol tout premier print Rome ville saincte

Prise de Rome

Dont l'Italie fut de grand' frayeur attaincte,
La ville fut par eux pillee par trois jours,
Le Pape ne trouvant en nul endroit secours.
Ce sainct Pere & les siens griefvement affligez,
Furent en leur Chasteau quelque temps assiegez,

Le Pape & ses Cardinaux prisoniers se rachatent.

Et n'en sortirent pas, que la rançon payée,
Dont l'armee espagnolle en resta souldoyee.
N'at-ce pas esté moy, qui força les François,
Pour achetter la paix, de recevoir des loix,
Et des conditions, pour eux asses severes,

Paix desavãtageuse aux François.

Tresdesireux de voir la fin de leurs miseres?
Qui est-ce qui a fait redouter l'Empereur
Charles le quint, jadis l'effroy & la terreur
De ce grand globe rond? luy & moy tout ensamble:
Fismes que l'Vnivers sous ma puissance tramble.

Conqueste de la Golette Tunes & Alger par l'Empereur.

Fut-ce pas l'Espagnol fort habile & leger,
Qui conquit la Golette, avec Tune, & Arger?
Et à Hariaden Corsaire Barberousse,
Donna robustement vne estrange secousse,
Lors qu'il le fit fuyr, & l'Afrique quitter,
Ne pouvant plus long temps ses efforts supporter?
Et que diray-je plus? ne fut ce pas encore
l'Espagnol, qui dompta le Barbare, & le More?

Le Turc chassé arriere de Vienne.

Fut ce pas l'Espagnol, qui plus que l'Aleman
Devant Vienne fit teste au Turc Soliman?
Que si on vent compter la conqueste notable,
De ce monde nouveau de l'Inde occidentale,
Mes Espagnols n'ont ils pas esté les premiers,
Qui de l'or du Peru trouverent les greniers?

La conqueste des Indes occidentales.

Et qui ont parcouru d'un indompté courage
Du Peuple Ameriquain le sabloneux rivage,
Et mis desoubs leur ioug leurs Cachiques & Roix,
Les faisant obeyr aux espagnolles loix?

Et

Et soit que d'abordee ils se monstrassent braves,
Les ayans surmontèz, ils furent leurs esclaves.
Il ne faut pas aussi qu'icy nous oublions,
Qu'ils y firent mourir vingt & deux millions
De ces pauvres Indois, au temps de leurs conquestes.
Se servans du surplus ainsi comme de bestes.

2200000 Indois meurtris par les Espagnols.

N'at-ce pas esté moy qui par mes Gallions
Montez de mes soldats fiers plus que des lions,
Ay donné à Selim ceste grand' espouvante,
Quand Dom Iean le deffit au destroit de Lepanthe?
Fut ce pas ce Dom Iean qui rangea ces mutins
Sarasins, & Iüyfs, ou marans Grenadins,
Lors qu'en les abusant par cauteleuse atrape
Fit qu'ils ont recognu mon Roy & mon St. Pape.
Ne fut-ce pas aussi d'Espagne la valeur,
Qui presques a constraint de Noblesse la fleur
De ces Pays Belgeois? Alvares de Tolede
Duc d'Alve, ne trouvant plus pertinent remede
A' les assuiettir, qu'en respandant le sang,
De ceux qui parmy eux tenoyent le premier rang?
Et soubs le beau manteau d'ordinaire Iustice,
Par les mains des bourreaux mettre au dernier supplice
Le commun, & souvent les milleurs Citoyens,
Ausquels de se sauver defailoyent les moyens:
Pratiquant les gibets, que les feuz, les espees,
Gens bruslez, & pendus, force testes couppees,
Estoyent de toutes parts poursemez par les champs:
Tacha par ce moyen d'extirper ces meschants,
Lutheriens, & Gueux: arrachant ceste infecte
Religion qu'ils ont, & l'heretique secte.
Si bien que ce grand Duc par droit se peut vanter
Quil fit ez Pays bas à mort executer
Par les mains des bourreaux, à tout le moins vīgt mille
De ces nouveaux Chrestiens, comme gent inutile,
Perverse, & execrable, que pour exterminer,
Il faloit de tout poinct deffaire & ruiner.
Et de fait si le Duc ne les eut de la sorte

Le Duc d'Alve s'est vanté d'avoir fait executer au Pays bas 20000 protestans.

Pourſuyvis, l'hereſie eut eſté la plus forte.
Et n'eut eſté l'ardeur de perſeqution,
A' la fin on eut veu que la religion
Nouvelle, eut ſupplanté (choſe toute certaine)
Le ſervice divin de l'Egliſe Romaine.
Il faut donc que le Pape, & tous ſes Cardinaux
Confeſſent, que ie ſuis cauſe que tant de maux,
Ne les ont accabléz, & que par moy l'Egliſe,
Iuſqu'ores a gardé ſa premiere franchiſe.
Et l'Inquiſition chez moy n'auroit vigeur,
Si mon Roy n'eut uzé d'une telle rigeur
Allendroit des mutins de raçe Arragonoiſe,
Qui dedens Saragoſſe eſmeurent ceſte noiſe:
Car mon Roy qui ſ'en dit l'unique Protecteur,
En cela ſ'eſt monſtré ſon vray Liberateur:
Et ſi n'eut eſte luy, le Pape avec ſa ſuytte,
Pourſuivys par les Gueux, ſe fuſſent mis en fuitte,
Et que n'a pratiqué mon invincible Roy
Par tout, pour maintenir ceſte Papale foy?
N'a il pas touſiours eu continuelle guerre,
Allencontre ces Gueux, & contre l'Angleterre?
Armade navale. Bon Dieu qu'a il frayé? combien luy a couſté,
Ce grand exploit naval de long temps pourietté,
Pour reduire l'Anglois, & toute ſa contree
A la religion, qu'ils avoient execree?
Que n'a-il deſpendu, pour ſ'acquerir les coeurs
A' ſa devotion, des Guiſars, & Ligueurs?
Pour de France extirper, la ſecte Huguenotte,
Et pour faire chanter, les François à ſa notte?
Le Roy Henry 4. a preſent regnant ſe fait Catholique. Par force ayant contrainct Henri quatrieſme, Roy,
De ſe venir ranger à la Papale foy.
C'eſt donques bien raiſon pour ce los tant inſigne,
Que pardeſſus tous Roix, mon Roy ſe trouve digne,
Et moy, du premier rang: & qu'avons merité,
Que par tout l'Vnivers noſtre honeur ſoit chanté.

BONNE RAISON.

Hola Eſpagne, hola, ne courons pas ſi viſte,

Car à ce que j'entens,& qu'ores tu recite,
Tu veux ſans de nuluy cenſure recevoir,
De tant de ſi hauts faits ſeul la louange avoir,
Qui ne t'appartient pas. Car la raiſon n'acorde,
Nul honneur,à celuy qui par trop ſe desborde,
En ce dont il ſe vante,& dont la verite,
Puis apres ſe deſcouvre à la poſterité:
Et celuy qui par trop en vantiſe ſe plonge,
Eſt tenu pour n'avoir uſé que de menſonge.
Tu te veux preferer á l'Empire puiſſant,
Et que la France ſoit ſous ton ioug flechiſſant,
Tu voudrois volontiers preſider au conclave
De Rome:& rendre auſſi le Pays bas eſclave.
Mais eſpluchons un peu ces faits tant valeureux
Dont par raiſon,plus qu'eux preſumer tu te veux.
Tu dis que ce fut toy qui dompta l'Italie,
Et que ſeul,tu deffis les François á Pavie.
Qui fut ce donc qui eut priſonier ce grand Roy,
Fut ce pas un Belgeois Fernande de Lannoy?
Et dequoy ont ſervy tant de braves gensdarmes
Italiens, Landſknechts,qui porterent les armes
Ce jour pour l'Empereur?& le Duc de Bourbon,
Pourquoy y acquit-il un tant inſigne nom?
Pour les privant d'honneur, t'atribuer la gloire,
D'une tant memorable & notable victoire?
Tout autant en fut il,contre les Proteſtans
Allemans,dont tes gens ſi fort ſe vont vantans:
Et ores qu'ainſi fut,ceſte honteuſe fuytte,
Que l'Empereur ſouffrit,nul honneur ne merite.
Quand Bourbon tout premier alla Rome attacquer,
Et le Pape & les ſiens au combat provocquer,
Luy donnant un aſſault cruel,á l'eſcallade,
(Où il fut abatu de quelque harquebuſade:)
Fut ce pas de Lannoy, avec ſes Allemans,
Landſknechts,qui l'endemain fonſſerent tout dedans?
Si tes gens l'euſſent fait,n'aurois du pas de honte,
De t'en glorifier,& d'en faire le compte?

Le Roy François priſonier ſe rendit à Dom Fernãde de Lãnoy.

Toy

Toy qui te veux vanter d'estre seule l'apuy
Et le soustien de Rome:& qu'encore au jourdhuy,
Pour l'agrandir tu mes tout l'Vnivers en trouble,
Et veux plus que iamais, que sa force redouble.
Ce n'a pas este toy qui fit, que le Francois
Pour la paix acquerir receut des dures loix,
Au Chasteau Cambresis, par ton Roy pourchassee,
Or que la France fut de guerre asses lassee.
Mais c'est aux principaux Seigneurs,& Gouverneurs,
De ces bons Pays bas, qu'en sont deuz les honeurs.

Les Seigneurs des Pay bas entre autres le Prince d'Orange moyennent la paix de Cambresis

Et quant á ceste belle,& notable conqueste,
Dont tu te vantes tant,& meine telle feste,
Contre les Afriquains, pour remettre en son lieu
Vn Roy, qui n'avoit pas cognoissance de Dieu:
Et d'avoir subiugué un voleur, un Corsaire,
De Christ,& de son nom trescruel adversaire,
Tes gens, ne furent pas seuls qui l'ont dechassé,
Car de l'Empreur estoit le grand Ost amassé
De toutes nations, soldats, hardis,& braves,
Ayant des Pays bas beaucoup de belles Naves.
Et m'estonne comment tu t'oze ainsi vanter,
Et tant inpudentment c'est honeur racompter,
Comme estant procedé de la vaillance tienne
Seule, que Soliman fut chassé de Vienne:
En quoy tu faicts grand tort aux Princes Allemans,
Que pour plus t'exalter en cela tu desments
Si en t'attribuant la conqueste royale,
De ce monde nouveau de l'Inde occidentale,
Tu n'eusse á l'aborder point use de fureur,
Ny par tout le Pays, commis si grand horreur:
Et par meurtres & sang, des Princes, & Cachiques,
Voire du peuple entier, par voyes tant iniques,
Et barbares sur tout: tu pourrois meritter
Quelque los,& le pris de l'honeur emporter
Sur le Portugalois, qui l'Inde delectable
D'Orient, ont conquis par pratique amiable,
Et jusques au jourdhuy maintiennent sagement

Ls Portugalois ont gagné les Indes orientales par douce voye.

En

En l'Inde Orientale un doux gouvernement.
Vingt & deux millions en l'Inde occidentale
Ignorans, innocents, de façon desloyale,
Comme bestes meurtris, par toy, & tous les tiens,
Se fussent convertis, & deuenuz Chrestiens,
Si l'on ne les eut pas ainsi voulu destruire,
Mais plustost en la foy de Christ les faire instruire,
Avec nulle raison tu ne te peux vanter,
Ni (comme tu le dis) l'honeur seul t'adapter,
De ceste memorable, & tant belle victoire,
Sur l'Empereur Selim: car il est trop notoire
A' chacun, qu'il y eut plusieurs Italiens
En la flotte, & sur tout, que les Venitiens,
Le Pape, & le grand Duc de Florence la belle
Furent les vrays motifs d'une deffaitte telle.
Bien est vray qu'en apres, (ainsi qu'estoit le bruit)
L'Espagnol, sans raison, seul en coeüilla le fruit.
Et quant aux Grenadins, que l'on faisoit rebelles,
Contre qui l'on usa de facons tant cruelles:
Ne scait on pas asses que les occasions
Estoient, pour tirer d'eux nombre de milions.
S'a quelque fait cruel on peut donner loüange,
S'avec raison on peut faire d'un diable un Ange:
Les Espagnols seront par tant de cruautez,
Qu'en Belge ils ont fait voir, sur les cieux exaltez.
Si sous le masque faux d'odinaire Iustice,
Par les mais des bourreaux, on peut mettre au supplice
Le Commun, & souvent les milleurs citoyens:
On bien qu'on les banit despoüillez de tousbiens,
Sous umbre qu'on les veut tenir pour heretiques:
Certes bonne raison ces voyes tant iniques
Ne scauroit advoer, ny par oppression,
Voir persequter ceux de la Religion.
Et que faut il parler de ceux de Saragoze?
Leur traictement cruel racompter presque on n'oze
Quand pour vouloir garder leurs droits & libertez,
Il furent de ton Roy si durement traittez.

L'Espagnol s'atribue seul l'honeur, & le proufit de la victoire contre le Turc.

Ceux de Saragoze persequtez pour leurs priuileges.

Quelle

Quelle raison, quel droit, quelle iuste querelle
Pouvoit avoir ton Roy, quand par guerre mortelle,
Il emprint cest exploit de long temps pourietté,
Contre le Peuple Anglois, qui tant luy a cousté?
Qui le mouvoit aussi par importune brigue,
D'en la France nourir ceste mauditte Ligue?
Quel prousit en eut il d'avoir fait que le Roy,
Pour garder son Estat, embrassa l'autre loy?

S'en tant de ces hauts faicts, dont si fort tu te vante,
La raison se trouvoit, tant peu soit apparente,
Ie ne te voudrois pas, Espagne, oster l'honeur,
Qu'y pourrois meriter, n'envyer ton bon heur.
Mais en t'atribuant à tort d'autruy la gloire,
Que tu veux engraver au temple de memoire:
Tenant à grand honeur d'avoir par cruauté
Fait, tout ce que tu peux onc avoir attenté,
Contre les Indiens, La France, l'Angleterre
Grenade, & Pays bas, par execrable guerre:
Bonne raison ne peut en cela te loüer,
Et ta presomption encor' moins advoer.

l'Vnion Des Pays Bas.

Au temps des vieux Princes pacifiques ces Pays fleurissoyent.

Lors que par-ci-devant ces Belgiques Provinces
N'avoyent pour gouverneurs que debonaires Princes,
Naturels du Pays, qui rien moins n'affecoyent
Qu'a grever leurs voisins: qui tousiours l'oeil iettoyët
Sur un gouvernement droit, iuste, & equitable,
De leurs propres suiects: & d'un maintien affable,
Et parler gracieux, sçavoient entretenir
Tant grands comme petits: & par là retenir
Les machinations, les emprises traistreuses,
Les conspirations, menees malheureuses,
Contre eux, & leur Estat. Ne sachans que c'estoit
D'envie, de ranceur, ny de ce qui portoit
Domage à leurs voisins, que par bonne concorde,
En paix ils maintenoyent: faisans misericorde

Aux

Aux ſimples delinquans, puniſſans griefvement,
Ceux quy de fait d'avis uſoyent deſloyaument.
Ne ſachans que c'eſtoit d'impoſt, ny de gabelle,
De tailles, de recrois, ny d'autre charge telle,
Sur leur Peuple loyal: mais qui ſe contentans
Du leur, n'aloyent à nuls leur oreille preſtans,
Qui tant ſoit peu, vouloient ſurcharger la commune:
Banniſſans de leur court toute langue importune.
Et qui d'un zele pur, en leur ſimplicité,
N'obmettoyent rien qui fut au cult de pieté.
On ne parloit alors de guerres ny batailles,
Contre ſes plus prochains: n'au milieu des entrailles
Du Pays, on n'oyoit le tabourin ſonner,
Trompettes, ny clairons, ny places cannonner.
Le ſimple labourier gouvernoit ſa charüe:
Le marchant trafiquant allort parmi la rüe,
Par bois, champs, monts, & vaux en pays eſtranger,
Sa bourſe dans la main, ſans crainte de danger.
Et n'y avoit ny bourg, ny village, ny ville,
Qui ne fut plaine alors d'affluence tranquille.
Mais depuis qu'une fois par pure ambition,
Il y eut des Seigneurs d'eſtrange Nation, *Quād l'Archiduc Philippe eſpouſa la fille du Roy de Caſtille.*
Qui jamais raſſaiſis, n'ont taché que par guerre,
Des voiſins engloutir le domeine & la terre:
Et pour y parvenir leur peuple tant foullé,
Qu'il & eſt demeuré tout poure, & deſolé.
Puis quand ils ont cherché per loingtaine alliance
D'augmenter leur Eſtat: & que la petulance
Des nouveaux alliéz, voulut tout gouverner,
Et ſur tous ces Pays par force dominer.
Lors ces bons Pays bas tournez & decadence,
Ont de biens & d'honeur, perdu la preference,
Contre tous leurs voiſins, ſ'en allants decliner
En richeſſe, & depuis leur bon heur terminer.
Ce qu'on vyd tout premier quād l'Archiduc d'Auſtrice *Maximilien qui eſpouſa la fille du Duc Charles de Bourgogne*
Pour femme, eut l'heritiere unique, belle, & riche.
De Bourgongne. Et depuis quand leur ſeul heritier,

Philippe,

Phlippe, vint succeder à ce Pays entier,
(Sans peser si c'estoit un mariage vtile
A' son Peuple) espousa la fille de Castille.
Mariage qui tant au Pays a cousté,
Que presque il en perdit toute sa liberté.
Car Phlippe par sa femme estant fait Roy d'Espagne
(Qui tous autres Pays au pris d'elle desdagne)
Charles son fils aisné eut seul ces Pays bas,
(Esquels les Espagnols ont fait tant de debats)
Pour partage, en cela successeur de son Pere,
Et de l'Espagne avec, du costé de sa Mere.
Son frere Ferdinand Prince plus moderé,
De plusieurs beaux Estats en l'Empire honoré,
Fut Archiduc, & Duc, Prince, Seigneur, & Comte,
Puis les cincq Royautez obtint en fin de compte.
Charles estant cree des Romains Empereur,
De France, d'Allemagne, & du Turc la terreur,
Fit, pour les Allemans reduire en sa puissance,
Et pour faire la guerre, à François Roy de France,
Venir aux Pays bas, d'Espagne à grand foison,
Des soldats Espagnols, flambeaux de sa maison.
Car depuis qu'on les vyd dans ce Pays descendre,
Et qu'ils se sont par tout sceu fourrer, & espandre,
Cherchans les premiers rengs, & les gouvernemens
Principaux, & d'avoir les plus grands manimens:
Mesprisans les Seigneurs, & toute la noblesse
Du Pays, exerceans une extreme rudesse
Sur le peuple par tout: on n'a jamais depuis,
Ioüy, ny esprouvé ce repos tant exquis,
Qu'il y souloit avoir, au temps des premiers Princes:
Depuis lors n'ont esté ces Belgiques Provinces,
Que retraictes & nyds, de tant de laronneaux,
Espagnols estrangers, cause de tant de maux,
Que iusques au jourdhuy le Pays bas endure,
Dont la plus part demeure en servitude dure.
Et fusse peu de cas que leur ambition,
Eusse sur corps & biens la domination,

De la Germanie de Boheme, Hongrie, Croacie Dalmatie.

l'Empereur Charles fut le premier qui fit venir les Espagnols au Pays bas & en Allemagne.

Ces pays florissans sont devenus nyds de larons.

S'ils

S'ils n'eussent quant & quant forcé la conscience
Des poures habitans, desquels la patience
Par trop grevee, en fin s'est tournee en fureur.
Car l'Empereur usant d'une extreme rigueur,
Contre ceux qui nourris de Christ dedens l'escolle,
Faisoyent profession de sa saincte parolle,
Par l'enhort & conseil de l'Inquisition
D'Espagne, decerna grefve punition
Contre ceux, qui faisans confession plainiere
De Christ, refuzeroyent en aucune maniere,
D'approuver la doctrine, & les traditions
Du Pape, & rejectroyent ses superstitions.
Dont on en vyd par tout tant de feuz, tant d'espees
Mis en besogne, & tant de maisons dissippees:
Aymans les poures gens mieux tout abandonner,
Qu'à ces impietéz se vouloir adonner.
Durant ceste rigueur de brusler, frire, pendre,
Decapiter, noyer, sans à mercy entendre,
De confisquer les biens, des femmes, & enfans,
Des povres massacrez, exiléz, ou absens.
On vyd finalement plusieurs de la Noblesse
En l'an soixante & six, las de telle rudesse,
Prenans des affligéz commiseration,
Craignans aussi qu'en fin la perseqution
Ne retombat sur eux: apres vnion faitte
Entre eux, par compromis, presenterent requeste
Tres humble au Roy leur Prince: y desduisât les maux,
Qui de ce sien conseil, traistre, maudit, & faux
De l'Inquisition, & de ses dependences,
Par tous les Pays bas monstroyent grand's apparences.
Comme l'erection de beaucoup d'Eveschéz
Nouvelles, qui rendit plusieurs bien empeschéz,
Mesmes aucuns Abbez: ausquels contre droiture
Des Canons, on vouloit oster la prelature,
Pryans tres humblement pour ces maux evitter,
Que sa bonté voulut ses edicts retracter.
Mais ceste remonstrance en delays estant mise,

l'Empereur decerne les premiers placcarts sâguinaires contre la religion.

Les Nobles font un compromis contre la rigueur des Placcarts.

Presentent requeste.

Nouvelles Eveschez au Pays bas.

Le Peuple quy voyoit, que contre sa franchise,
Previleges, & droicts, on vouloit le grever,
Commenca peu à peu soy mesme à s'eslever.
La requeste reiettee. Et iacoit que fondee en droit fut la priere,
Que le Roy ne devoit avoir mise en arriere:
Au contraire par là il print occasion,
De les inculper tous de perduellion:
Pour ce fait les voulant poursuyvre, à toute outrance,
Et par la mort des grands chastier ceste offence.
Les Comtes de Horne & d'Egmond & le Barron de Montigni executez, le Marquis de Berghe empoisonné. Dont les Comtes d'Egmond, & Hornes sont tesmoins,
De Berghe & Montigni, & encor pour le moins,
Cent Nobles du Pays: puis enniron vingt mille,
De toutes qualitez, tant aux champs, qu'a la ville,
Cruellement meurtris, pour la religion,
Dont ils faisoyent par foy vraye profession.
Ce que premierement la Ducesse de Parme
Entreprint, quand contre eux elle se mit & arme:
Et fit tant, qu'il sambloit, que le trouble esleve
Estainct, le peuple plus ne se verroit greve
De l'jnquisition. Mais elle par finesse,
Le Ducesse de Parme abuse les nobles & les desioinst. Rompant le sainct lien de l'unie Noblesse,
Reprint des durs placcarts les premiers erremens,
Aux Evesques nouveaux mettant les fondemens.
La Duchesse par sa retraitte quitte le gouvernement au Duc d'Alve. Puis au duc d'Alve ayant quitte ceste partie,
Elle de ces Pays du tout estant sortie:
Ce Duc suyvant son ordre & sa commission,
Par tout le Pays bas mit l'Inquisition:
Qui des meurtres susdicts, trescruel exploitteur,
Fut du mal general le tyranique autheur,
Et, pour (ce disoit il) mieux dompter les rebelles,
Bastit en plusieurs lieux des fortes citadelles:
Superbe effigie du Duc d'Alve. Puis se vantant d'avoir conquis le Pays bas,
Le volle de ses droicts, supprime ses Estats:
Ayant (comme vainqueur,) son trophee dresse
Dans le chasteau d'Anvers, où le peuple oppresse,
Les Princes & Seigneurs desous ses pieds il foulle:
Et afin que tant plus son avarice il soule,

A' la facon des Roix, par force ayans conquis
Quelque nouvel Estat, il a voulu depuis
Aux Pays imposer, sur tous fonds, des centiesmes, *Le Duc met sus des dures impositions.*
Sur tous biens á detail, dixiesmes, & vingtiesmes:
Et contre l'ancien, & publique repos,
Mettre sus des nouveaux peages, & imposts:
Bref il voulut par tout vser de tyrannie,
Que toute pieté du Pays fut bannie,
Et qu'en son lieu regna l'horrible cruauté,
L'avarice, l'orgeuil, & la desloyauté.
Tandis qu'il est ainsi (luy sambloit) à son ayse,
Que nulle part n'y a chose qui luy desplaise,
Sinon des Brussellois la resolution, *Brusselles s'oppose à ses impositions.*
Ne se voulans submettre à l'imposition,
Du dixiesme & vingtiesme: & que ia les sentences
Chantoyent, d'en attacher plusieurs à des potences.
Voicy, qu'au mesme soir, (dont il fut esperdu) *Le Bryel surprins par le Sr. de Lumey.*
La nouvelle luy vient, comme il avoit perdu,
L'Isle, & ville de Bryel, du Comte de la Marche
Surprise: ce entendant, soudain il se desmarche
De ce cruel dessein, quittant les Brussellois,
Qui depuis n'ont este suiects á telles loix.
Apres ceste surprinse il envoya mettre ordre,
Que Flissinghe ne peut d'Espagne se desmordre: *Flissinghe se met en liberté*
Mais non obstant tout ordre, & quel devoir qu'il fit,
La pensant amuser, le desordre s'y mit,
Ne voulans les bourgeois se laisser decevoir,
Ny nuls de ses soldats, admettre, ny avoir
Chez eux en granison: se mettans en franchise,
Que depuis lors ils ont (iusques ores) aquise.
Autant en fit Enchuise, & Horne tost apres:
Puis tous les Hollandois, qui par message exprés, *Enchuysen & Horne.*
Avec les Zeelandois, appellerent le Prince *Les Estats de Hollande & Zeelande appellent le Prince d'Orange.*
D'Orange, pour garder l'une & l'autre Province,
Dont paravant le trouble il estoit gouverneur,
Le cognoissant vaillant, sage, & prudent Seigneur.
Il y vient, il advise à ce qui est de faire.

 Emprenant

Emprenant d'un coeur gay un si pesant affaire.

Le Duc d'Alve perplex.

D'Alve le grand Tyran, maugreant de despit
De si soudains affronts, n'a heure de respit.
Le Prince fait venir des forces estrangeres

Secours venu aux Estats.

Au secours des Estats, qui promptes & legeres,
De France, & d'Angleterre, y viennent acourir,
Escossois, Allemans, prometans secourir
Ce Prince, & les Pays de Hollande & Zeelande,
Encor que leur puissance alors ne fut pas grande:
Mais d'un tel Prince l'heur, & la dexterité,
Iusqu'ore à maintenu des deux la liberté.

Cruautez du Duc d'Alve.

S'il nous faloit compter combien cruelle guerre,
S'est faicte & praticquée en l'une & l'autre terre:
Quels actes inhumains l'Espagnol y commit,
Que de fait advisé le Duc d'Alve permit:
Quels sacs, quels bruslemens, quelle estrange furie,
Quels, rapts, violemens, & quelle barbarie:
Nous n'aurions iamais fait, plustost en cest endroit
Descrire les voulant, la plume defaudroit.
Bien este vray que ce Duc par furieuse audace,
Par batre & assaillir, y forca mainte place:
Mais quand il eut tout fait, sans beaucoup avancer
Par cruauté, c'estoit tout à recommencer.

Le Duc d'Alve ayant tout gasté, se fait rapeller des Pays bas.

S'estant fait rapeller, chargé, de riche proye,
Reprenant, sans honeur, des Espagnes la voye,
Luy & son fils, laissans ces Pays embroüillez,
(Du poure sang humain tous moittes, & soüillez:)

Le Cõmandeur de Castille succede au Duc d'Alve.

Vint le grand Commandeur du Pays de Castille,
Commander en son lieu: mais luy trop mal habille,
Pour si pesant fardeau, sans gueres exploicter,
Se vid en peu de temps par la peste emporter.

Meurt de la peste, Dom Ioan luy succede.

Apres luy vint Dom Ian de la maison d'Austrice,
Bastard de l'Empereur: qu'on estimoit propice
A' son advenement, pour maintenir en paix
Ces Pays, leur ostant de la guerre le fais.

Dissimulatiõs de Dom Ioan descouvertés.

Mais en dissimulant sous la peau regnardine
Il y cachoit un coeur, & façon leonine

Tachant

Tachant couvertement par finesse tromper
Les Estats endormis:pour mieux les attrapper,
Proposant mainte paix,faisant de belles offres,
Aux petits & aux grands,en prodiguant les coffres,
Et tresors de son Roy.Mais quand il eut tout fait, *Ses desseins tournez en fumee.*
Et qu'il n'y eut secret si grand,ny double trait,
Qui ne fut descouvert:se tournans en fumee
Tous ses desseins, sortis d'une ame envenimee:
Soit que le grand despit,la haine,& la ranceur, *Sa mort.*
Qu'il portoit au Pays luy fit creverle coeur,
Ou par quelque accident, ou par figue infernale,
En fin sortit du corps son ame desloyale.
Alexandre Parmois vint á luy succeder, *Le Duc de Parme succede à Dom Ioã*
Que ses predecesseurs on a veu exceder
En tous faicts vertueux,en toute gentilesse,
En douceur, en rondeur,en ferme foy,proüesse,
Vigilance,valeur,& en dexterité,
N'ayant rien en horreur plus que la cruauté.
Celuy-lá gouverna par beaucoup plus d'annees
Que nul autre:& de luy furent mieux gouvernees
Les Provinces ayans quitté nostre union,
Par elles pensant bien causer division,
Entre nous, & par là, pour servir à son Prince, *A la paix pouriettee en Cologne l'an 1579.*
Tacha tromper aussi la Batave Province,
Avec la Matiaque:dont nulle ne prestoit
L'oreille á fausse paix,mais constamment restoit
Encor en union,contre la tyrannie
Espagnolle,où elle est iusques ores bannie.
Ce qu'ayans mes Estats descouvert clerement,
Sans à paix simulee entendre nullement:
Ayans plus que iamais renforcé l'alliance, *Nouvelle alliançe des Estats, ditte l'Vnion d'Vtrecht.*
Faitte avec les Pays de proche voisinance:
Et voyans que le Roy,iamais ne cesseroit
De les persequter:& tousiours tacheroit
Par or,& par argent,par finesse,& pratique,
(Leur retrenchant tout court d'Espagne le traficque)
A' les faire desioindre,& rompre l'union

Ratiffiée entre eux: sous ferme opinion
Les Estats resoluz de se maintenir cõtre l'Espagnol
Qu'il leur seroit tousiours de tout poinct implacable,
Et quelque paix qu'on fit, ne seroit pas durable:
Resolurent en fin d'un indomptable coeur,
(Reiectans en arriere, & la doute & la peur,
Qu'on leur eut peu prescher, de sa force & puissance)
De se garder eux mesme, & par iuste deffence,
Repousser les efforts, tant du Roy que des siens,
Assistéz seulement de leurs petits moyens:
S'asseurans fermement que le Dieu des armees
Qui tant de fois reduit les forces en fumees
De l'Espagnol cruel: seroit tousiours celuy
Duquel ils recevroyent leur secours & apuy.
Les Estats declairẽt le Roy d'Espagne decheu des ces Provinces.
Et meuz pour les raisons des cruautez passees
Par luy, & par ses gens, sur eux tant exercees:
Retrenchans tout espoir d'en luy plus se fyer,
Sans vouloir à iamais se reconcilier:
Veu que iadis la foy si sainctement iuree,
Leur fut par tant de fois enfraincte, & pariuree.
Et que tous ses sermens ne servoyent que d'apas,
Ne les voulans plus croire, & ne le craignant pas:
Decheu de tous ses droicts en fin le declairerent,
Declaré ennemi iuré de la Patrie.
Et comme un ennemi iuré le proclamerent,
Indigne d'y tenir plus nulle seigneurie,
Ny domination. Lors l'Estat s'approprie,
En l'ayant abiuré, la souveraineté,
Et sur tous mes Pays l'entiere auhorité:
Les Estats appellent de Duc d'Aviou.
Qui pour se conserver de l'Espagnolle rage,
Appellent à secours, ce Duc de grand courage
d'Anjou & d'Alencon, Frere unique du Roy
De France, qui les vient ayder, en grand arroy
De Princes & Seigneurs, d'argent, & de gensdarmes,
Qui pour un temps refraint d'Espagne les vacarmes.
Et comme il n'estoit pas sans plus haut aspirer,
Aux Estats il donna moyen de respirer.
Depuis plus que iamais se renflamma la guerre
Le Roy tous ses efforts sur les Estats desserre

Il cherche tous moyens, mais á peu de proufit:
Et le plus meſchant traict qu'en tout ſon regne il fit,
Il invoque Cerbere, & d'enfer les Furies,
(Dont les ſources au mal onc ne furent taries)
Thiſiphone, Megere, & la fiere Alecton
Il ravit des enfers, malgré qu'en ayt Pluton:
Elles luy vont preſtant d'une rage deſpite
Le meurtre, & l'aſſaſin, Cerbere l'aconite:
Voire ſil y eut eu moyen plus violent,
Qui ſceut faire mourir ce bon Prince exellent
D'Orange, & ſon conſeil, il n'y eut pas fait faute,

Le Roy d'Eſpagne proſcrit & marchande pour faire tuer le Prinçe d'Orange.

Le Duc ayant failli une entrepriſe haute
Sur la ville d'Anvers, en Françe retiré,
Et le Prince chez nous Gouverneur demeuré
Seul avec les Eſtats: l'Eſpagnol ſ'eſvertüe
De trouver un meurtrier, qui ce bon Prince tüe.
A' la cinquieſme fois le fait luy ſucceda,
Par lequel dedens Delf le Prince deceda.

Appellee la follie des François le 17 de Ianuier, 1583.

Le Prince d'Orange tuê

l'Eſpagnol penſoit lors avoir gagné partie,
Et des Eſtats la force eſtre toute amortie:
Les ayant (luy ſambloit) par ce triſte meſchef,
Entierement privéz de Conſeil, & de Chef:
Et que par là ſeroit le Pays tout en trouble,
Mais bien tout à rebours: Car aux Eſtats redouble
La force & le courage, à mieux ſ'entretenir,
Et ſur leur deffenſive en droict ſe maintenir:
Ils ſe tiennent recors quelle fut la conſtance
La vertu, la valeur, le ſens, la prevoiance
Du feu Prince Orangeois, & ſa fidelité,
Qui iuſques à ſa mort avoit tant merité
Envers eux & l'Eſtat. Combien que la jeuneſſe
Et l'inexperience, avec le peu d'adreſſe
Du fils, Prinçe Maurice, encor ieune eſcolier,
Ne fut baſtante aſſes pour à ce l'emplier:
Si eſt ce neantmoins que ſous bonne eſperance,
Qu'avec ſes ans pourroit croiſtre auſſi la ſcience,
Et la dexterite, ils le prindrent deſlors,

Les Eſtats reçoivẽt le Prinçe Mauriçe en la plaçe de ſon Pere.

Pour Chef & Gouverneur, & le tirans dehors
Du College, l'ont fait General Capitaine,
A' quoy leur esperançe en rien ne resta vaine:
Car iusqu'a maintenant tel il s'est maintenu
Qu'il peut dire à bon droit *Voila il suis venu,*
I'ay veu, & i'ay vaincu, de main victorieuse,
Qui rendrat à iamais ma raçe glorieuse.

VENI. VIDI. VICI

Et comme mon Estat n'avoit moyen, assez,
Pour tenit à iamais du Pays expulséz
Ces soldats estrangers: Les Estats à grand erre,
Envoyent requerir la Roine d'Anglettre,
A' leur secours: qui sceut de combien luy touchoit,
Si l'Espagnol vainqueur ses hables approchoit,
Ainsi qu'il machinoit, & dont elle avoit doute:
Les ayant escoutéz, leurs offres ne reboute,
Mais courageusement prend leur affaire main,
Pour brider les efforts de l'Ibere inhumain,

Les Estats recherchent secours en Angleterre.

Elle envoye Millord Robert Comte en Leycestre,
Pour leur grand Capitaine, & son Lieutenant estre.
Il y vient, & de fait, si tost qu'il fut venu,
Par tout il est receu, & pour tel recognu.

Le Comte de Leycestre Lieutenāt de la Roine à la protection des Pays bas.

Les Estats ce pendant tousiours pousséz d'un zele
Vers le sang de Nassau, ayans en curatelle
Ce ieune Prinçe, avoyent sur luy l'oeil arresté,
Luy reservans le lieu, de long temps appresté
A' ce gouvernement, si tost que print retraitte
Le Gouverneur Anglois: (par avant la deffaitte
De ceste grande Armade Espagnolle, venant
Assaillir l'Angleterre:) & iusqu'a maintenant
Le maintient en sa fleur, d'une prudençe grande
Conservant tout par un la Hollande, & Zeelande,
Et les autres Pays de leur ferme vnion,
Qu'en iceux il n'y ayt nulle confusion.

Le Comte de Leycestre se retira devant la deffaitte de l'Armade Espagnolle.

Puis aussi tost que fut ceste flotte espagnolle
(Qu'invincible on cryoit), par les sergeants, d'Eole
Esparse & mise en fond: le Parmois irritté,
Devant Bergh-surle soom son camp, ayant planté,

Les Espagnols attrappéz au fort devant Berghe, le Prinçe de Parme leve son camp.

Ce Prinçe le forcat(l'Espagnol prins au piege
En un fort tout ioignant)de desloger son siege.
Et comme tost apres les soldats mutinez,
De St. Gheertruydenberg, se fussent,non donnéz
Mais à deniers comptans,(pour trop chere denree)
Vendus eux & la ville,à servir de curee
Au soldat Espagnol: depuis fut mon Estat
Diversement foullé.Mauriçe qui rabat
Les coups de l'ennemi,par plusieurs entreprises
Par assauts,par accords,& par fines surprises,
Se fait en peu de temps,maistre de plusieurs lieux.
l'Espagnol qui pensoit guerroyer beaucoup mieux
Et plus heureusement qu'icy,dedens la France,
Dont la couronne estoit pendante à la balançe,
A' l'instinct des Ligueurs,& du Roy Espagnol
Qui par or,& argent,par fraudés,& par dol,
La pensoit emporter,ou donner à sa fille,
Perdit ce temps pendant maint fort,maint belle ville,
Et joüissoit alors mon Estat d'un repos
Ademy asseuré,Mauriçe à tous propos,
Agassant l'Espagnol. Tant que le Duc de Parme
Ayant long temps tenu les François en alarme,
(Mais à peu de proufit,) de Françe retourné,
En Arras,y ayant quelque peu seiourné,
Mourut au grand regret de sa gendarmerie,
Restante , (la plus part en Françe estant perie)
Auquel vint l'Archiduc Erneste à succeder,
Lequel d'un autre pied y voulant proceder,
Assavoir par moyens traictables,& paisibles,
Chercha diligemment toutes voyes possibles,
Pour, offrant aux Estats quelque traitte de paix,
En general oster aux Pays bas,le fais
De la guerre, à ces fins envoyant ambassades:
Mais les Estats aprins de toutes ces boutades
Soudaines, ne tendans que pour les decevoir,
Nulles conditions n'ont voullu recevoir:
Avec ce que tandis on descouvre qu'un prestre,

Geertrudenberghe vendüe au Prinçe de Parme.

Vingt villes sans les forts & chasteaux prises, & rendues.

l'Espagnol envoye côquester la Françe.

Mort du Duc de Parme.

Archiduc Ernest Gouverneur.

Avoit á l'Archiduc promis, le meurtier estre
Du Prince de Nassau. Mais tost apres le sort
Fatal, ayant ravi par les traicts de la mort,
Cest Archiduc Ernest: vint arriver son Frere
Le Cardinal Albert, qui devoit la misere
Du Pays amortir, ou plustost l'augmenter:
Car la paix luy manquant, il le pensoit domter,
(Ainsi qu'il se vantoit) tout d'une autre maniere,
Que ses Predecesseurs, & par force guerriere,
Ayant la Picardie à son commandement,
Il pensoit mes Estats vaincre facilement.
Avec ce qu'il avoit desia sur la Frontiere
Cambray, & Chastelet, Dourlens, & plus arriere
La Fere: il prend Calais, Ardres, & Amiens,
Dont la derniere il eut par subtiles moyens:
Puis voulant esprouver quelle estoit la puissançe
Des Estats, delaissant la Frontiere de France,
En Flandres devant Hulst son camp il vat planter,
Et de ce costé là, les Estats affronter:
Qu'en fin apres avoir perdu cincq ou six mille
De ses meilleurs soldats: ceste petite ville
En poudre foudroyee, eut de luy tel accord,
Que de l'avoir rendüe, on n'eut sceu donner tort
Aux Gouverneurs & Chefs, ny à leurs Capitaines,
Sortans, & tous leurs gens avec les armes plaines.
Mais pour s'en revenger, Maurice ayant cognu,
Qu'un Comte de Varax, estoit ia par venu
Iusqu'au bourg de Thurnhout, aveques son armee:
Assamble en un moment une trouppe animee
De ses braves soldats, & marche pour tenter,
S'en ce bourg il n'eut sceu l'Espagnol affronter.
Le Comte le sachant estre en plaine campagne,
Deslogeant, pour fuyr, bien viste au pied le gagne.
Maurice en approchant, voyant comment il fuyt,
Court à bride avallee, bravement le poursuyt,
Le rattaint, le deffait, & le met tout en route:
Le Comte y est tué, l'armee y est dissoute:

Le Cardinal succede à son frere Erneste.

Le Cardinal Albert se vãtoit de faire la guerre d'une autre faço, que les precedens Gouverneurs,

Plusieurs villes tenües par l'Espagnol en France.

La ville de Hulst cousta beaucoup d'hommes.

Victoire du Prince Mauriçe à Turnhout.

Et furent presques tous ou morts, on prisoniers,
Qui n'en sont eschappez, qu'a force de deniers.
Le Cradinal depuis n'eut presques plus d'alleine,
Il reste casanier, sulement il rend peine,
Pour avec les François se reconcilier,
Et par un bon accord avec eux se lier:
S'asseurant qu'en rendant au Roy toute sa terre
Occuppee, & n'ayant en Françe plus de guerre,
Ny nul autre ennemy, que les Estats vnis,
Qu'il esperoit de voir en bref temps deffurnis
De forces & moyens: il auroit la puissance
A' les faire venir sous son obeissance.
La paix faitte & concliie aveques les François,
Qu'il obtint (toutesfois non sans des dures loix)
Avec tous ses efforts il en voye en campagne
l'Amirant d'Arragon, Berck sur les Estats gagne,
Puis apres Deutecom: mais sans plus avançer
Ayant fait son armee en Westphale passer,
Il laisse les Estats en paix, & fait la guerre
Tres hideuse & cruelle, en une amie terre:
Il y prend mainte ville, il ravit, il destruit,
Il moissonne part tout, il receüille le fruit
Qui ne luy appartient: Dont appert par les plaintes,
Qu'en a fait cy devant l'Empire, non pas faintes,
Mais vrayes de tout poinct. Or devant que cecy
Parmy le Pays bas se demenat ainsi,
Iusqu'au temps de la paix, avec la Françe acquise:
l'Espagnol (qui tousiours en ses faicts se desguise,
Et se tient simulé,) employa l'Empereur,
Et le Roy Polonois, pensant bien faire peur
A' mes Estats unis, si trop les reiettoyent,
Et ses conditions, & offres n'acceptoyent.
Mais aux Ambassadeurs telle fut la responce,
Qu'on sit paroistre asses, que de ceste semonce,
Les Estats n'ont esté aucunement troublez,
Et moins furent leurs coeurs par menace escroullez,
Ains du tout resolus, d'une constance extreme:

Le Cardinal fait paix avec le Roy de Françe.

Il falut desgorger tout ce q; l'Espagnol avoit englout en Françe.

l'Admirant d'Arragon fait guerre aux amis.

Ambassadeurs vers les Estats pour la paix.

Constançe des Estats.

Ils se sont demonstréz estre tousiours de mesme:
Sans á nulle menaçe, & sans à nul parler
Allechant, se vouloir oncques laisser aller.

l'Infâte d'Espagne mariee au Cardinal Albert.

Ce pendant l'Espagnol donne sa fille Infante
Au Cardinal Albert: lequel sous ceste attente,
S'estoit fait paravant descardinaliser:
Qui pour son mariage à droit solemniser,
Par le Pape Clement, s'en vat en Itallie:
Où selon les traitez avec elle il s'allie:
Et pour, suyvant les loix, les nopces consumer,
Pour aller en Espagne il se met à la mer:
Laissant au Pays bas, pour y tenir sa plaçe

Le Cardinal Andre d'Austrice Gouverneur, l'Amiral d'Arragõ General de l'armee.

Le Cardinal André, yssu de mesme raçe,
Avec cest Admirant trescruel d'Arragon,
Plus venimeux que n'est un serpent, ou Dragon.

Ce mariage clos par un sainct hymenee,
La Dame au Pays bas estant ore amenee,
On fait semer des bruicts d'un costé de la paix,
D'autre costé on void q'ua grand travail & frais,
Ils arment & font gens, pour de toute furie

Mutinerie des soldats Espagnols.

Donner sus mes Estats: Mais la mutinerie
De leurs plus vieux soldats, & mescontentement,
Fait que leurs grands desseins ont peu d'avancement.

Le Prinçe Maurice regagne Crevecoeur.

Maurice d'autre part l'oeil & le piet á lèrte,
Se haste, & vient aux champs, pour recouvrer la perte,
Que passé quelques mois il eut á Crevecoeur,
Qu'il assiege, & se rend, non sans grand creve-coeur
De l'Archiduc Albert, & de l'Archiducesse.

Ce Fort ainsi gagne Maurice pas ne cesse,
Et s'estant bien á poinct pat tout fortiffié,
(Sur ses braves soldats tousiours s'estant fié,
Comme loyaux qu'ils sont:) il vat d'une allegresse
Et courage indompté, charger la Forteresse

Il assiege le fort invincible de St. Andre á Rossem.

Invincible à Rossem, qu'on nome *Saint Andre*,
Qu'il assiege, qu'il bat, quasi contre le gré
Du temps, de la saison, de la rude froidure,
Des surcroissantes eaux, & de la morfondure

De

De ſes gens: Il ſ'y tient ſi longuement planté,
Qu'en fin ayant maty l'ennemy,& domté
Les ſoldats,(obſtinez à garder ceſte plaçe,
Rabaiſſant leur cacquet,& temeraire audaçe)
Il les contrainct,& force á beaux coups de Canon, Il les cõtraint de ſe rendre.
(S'accordans avec luy)d'accroiſtre ſon renom:
Et par trop redoubtans ſa puiſſançe terrible,
Ils luy rendent ce lieu,qu'on croit eſtre invincible,
Pouldres, bales canon,& la munition,
Puis des vivres reſtans belle proviſion:
Qui voyans la valeur de ce grand Capitaine Il recoit les ſoldats de ce fort en ſon ſerviçe.
Mauriçe,ils ayment mieux d'aſſeurance certaine,
Aux Eſtats,& à luy leur ſeruice employer,
Que de vouloir contre eux plus lõg temps guerroyer.
Voila Bonne Raiſon,comment iuſqu'a ceſte heure
De mes Eſtats vnis la franchiſe demeure
Entiere,n'y ayant ſi grand,ny dur effort,
Ny puiſſant ennemi,qui luy peut faire tort.
Si donc pour les raiſons cy deſſus alleguées,
(Ores qu'elles ne ſoyent de tout poinct diſtinguées)
Mes Eſtats ſe ſont ſceu de leurs propres moyens,
Et par leur vaillantiſe,eſchapper des liens?
Et du ioug Eſpagnol,en quoy ils ſe maintiennent,
Et fermes & conſtans leur liberté retiennent.
S'ils ont pour ſ'affranchir des pertes & dangers,
Fait teſte,& repouſſé ces ſoldats eſtrangers?
S'ils tiennent maintenant,& pour iamais bannie
De leurs Pays vnis,la rage,& tyrannie,
Du barbare Eſpagnol? Si pour garder leurs loix,
Previleges ſtatuts,ils ont avec les Roix
Voiſins,& Potentats,bonne correſpondence,
Et pour ſe maintenir, avec eux alliance:
S'ils font refus de plus eſtre ainſi bravisez:
Et ſ'ils ne veulent plus eſtre tyranniſez:
Si ſous le reglement d'un eſtat politique,
Ils ſe veulent former un corps de Republique,
Franche,libre,abſolute:& ſ'ils veulent conſtans

En

En leur religion demeurer perſiſtans,
Servans le Tout-puiſſant en pure conſcience:
Sils ont de l'Epagnol à bon droit deffiance,
Et ſ'ils ne veulent plus croire tant de ſermens,
Qui pour les decevoir, ont ſervy d'inſtrumens,
Faulſez à chaque fois:& que la foy iuree,
Ne leur ſoit deſormais enfrainte, & pariuree,
Dirat-on qu'ils ont tort?& que ſans fondement,
Ils ont d'eux meſme emprins tout le gouvernement
De mes Pays vnis, en repouſſans l'outrage,
Et les fruicts iournaliers de l'Eſpagnolle rage?
Si, libres, ils ſe ſont eux meſmes affranchis,
Et ſi tous ces pays ſe trouvent enrichis,
Ayans ſecous le ioug de dure ſervitude,
A' paix & à repos, ils mettent leur eſtude?
Ceſt toy bonne raiſon qui peux mieux en juger,
Et contre l'Eſpagnol mes raiſons adiuger.

Bonne Raison.

Iamais *Bonne Raiſon* n'aprouva l'alliance
Eſtrangere, (qui peut faire au Peuple nuiſance)
D'un Prinçe quel benin, doux, & clement qu'il ſoit:
Car ordinairement le Peuple ne recoit
Volontiers l'eſtranger, pour avoir ſeigneurie
Abſolute ſur luy, ſentant ſa tyrannie:
Et les Prinçes qui ſont à ce poinct aſpirans,
Ne ſe poeuvent nommer autres que des tyrans.
Si le Peuple ne peut, & ne veut pas permettre,
Contre ſes droicts acquis qu'un eſtrãger vienne eſtre
Le Tyran du Pays: avec nulle raiſon,
Advoé ne ſera par moy *Bonne raiſon*:
Car telle que ie ſuis, les Tyrans ie deteſte,
Et ſuis pour faire droit à chacun touſiours preſte.
Puis à *Bonne raiſon* ſont touſiours odieux,
Les nouveaux inventeurs, qui preſentent aux yeux
D'un Prinçe faicts nouveaux, tournans au preiudice
Du

Du peuple, de l'Estat, de Iustice, & Police,
Contre les bons statuts, contre la liberté
Du commun affranchi, contre l'authorité
Des Estats d'un Pays, qui sont le vray bras dextre
Du Prince, & sans lesquels son estat ne peut estre
Fermement estably, encor moins subsister,
Si des Estats il veut le conseil reietter.

Bonne Raison ne peut non plus passer en compte,
Si le Prince n'a pas de vergogne & de honte,
D'estre dissimulé, de fausser ses sermens,
Et si de crauauté il prend les erremens:
Elle n'adüoe aussi tant de belles promesses,
Tant de dons, & presens, allechemens, caresses,
Qui ne servent en fin que pour tromper ceux là
Qui se sont amusez, & fyéz à cela.

Bonne Raison ne scait aucunement entendre
Qu'un Prince joüissant d'un Pays veut pretendre,
(Comme s'il n'estoit sien,) à le reconquester
Par effort belliqueux, & son Peuple domter,
Et pour cela gaster par trescruelle guerre
Soy mesme, ses suiects, son estat, & sa terre:
Dont souvent il advient qu'il en est debouté,
Et que par tel moyen, son droict luy est osté.

Bonne Raison ne scait d'oú vient ceste puissance
Aux grands Princes & Roix, & de quelle arrogance
Ils sont meuz, de vouloir prendre l'authorité
De ce grand Roy des Roix, & de sa Maiesté:
Quand ils veulent scavoir, & par dedens cognoistre,
Quel au culte divin peut le coeur de l'homme estre,
Quel est son sentiment á la religion,
De laquelle en son ame il fait profession.
Et si sa foy n'est pas á la sienne conforme,
S'il trouve quelque erreur (qui luy sable estre enorme)
Au lieu de le gagner par bon enseignement,
Et luy faire scavoir quel aveuglissement
Le peut avoir seduit, en ce qu'il se desvoye,
Et de le ramener à la plus droitte voye,

Le Roix & Prinçes se veulent mesler du messtier de Dieu.

Par la saincte escriture,& par sages Docteurs,
Ou par l'authorite des vieux & saincts autheurs:
Qu'en ce lieu l'on pratique,& met à toute outrance
Les espees,gibets,& les feux,en vsance:
On decole,on fricasse,on brusle,on noye,on pend,
On dechasse,on banit,on confisque,on pretend
De rendre le Pays,tant opulent,& riche,
De tout poinct desole,desert,& tout en friche.
Et ce pour maintenir la seule opinion
De ceux, dont on ne peut souler l'ambition.
Comment Bonne Raison pourroit elle comprẽdre?
Qu'un Peuple qui se viẽt humble à son Prince rendre,
Et luy tendre les mains,le venant supplier,
Et de vouloir entendre à ses maux le prier,
Par discours raisonable,& par humble requeste,
Des Nobles & Seigneurs,(dont la trouppe proteste,
Demeurer à iamais ses tresobeissans,
S'il luy plait d'escouter ses suiects,gemissans
Soubs le jong estranger, luy domans advertence,)
D'un danger imminent de tresgrande apparence,
Si de bref il ne veut les placcarts reuoquer
Trescruels,& sanglants,& remede appliquer
Au mal qui plus les poinct,par conseil salutaire
Des Estats generaux(qui ne se doivent taire,
Quand quelque fois survient un samblable danger
Soit par le Peuple mesme,ou par un estranger)
Dont le Roy leur devoit scavoir grand gré & graçe,
Et à ceste requeste en son coeur donner plaçe,
Voire rescompenser tels advertissemens,
Qu'on luy en avoit fait par bons enseigemens
Equitables & droicts.Que bien tout au contraire,
Ces Nobles & Seigneurs rebelles il declaire:
Et veut que le conseil de l'Inquisition,
Clame ceste requeste une rebellion:
Donnant en general une iniuste sentence
Contre tout le Pays,sans oüir sa deffence:
Iugeant tous ses suiects avoir bien merité,
Ainsi

Ainſi que criminels de leze Maieſté,
Et perduellion, tant divine qu'humeine,
D'eſtre exerminéz tous, iuſques à la racine:
Et de ſes habitans le Pays deſpeuplé
Fut par ſes Eſpagnols barbares repeuplé,
Certes *Bonne raiſon*, dit, & proteſte, qu'elle
Ne ſcauroit adüoer ſentence ſi cruelle.
Elle ne peut non plus nullement approuver
(Et ce qu'en equité ne ſe ſcauroit trouver)
Que contre les ſtatuts, & l'ordre de juſtice
Le Roy ayt fait mener & conduire au ſuplice
Les bons Comtes d'Egmont, de Horne, & Montigni,
Ny la poiſon donnée au Marquis de Bergh, n'y
Contre le droit des gens la ſaincte ſauvegarde
(Qu'a tous Ambaſſadeurs inviolable on garde)
Enfrainćte, à ces Seigneurs en Eſpagne arreſtéz,
Ainſi, ſans cauſe nulle, iniquement traictéz.
C'eſtoit contre raiſon auſſi, que le Duc d'Alve
Treſcruel, inhumain, glorieux, fier, & brave,
Et contre les ſtatuts, ayt venu gouverner
Ces Pays, pour ainſi le peuple ruiner
Comme il a fait par tout, iuſques à pluſieurs milles,
Deſtruiſant & raſant tant de puiſſantes villes.
Et quant à ce qu'on vient parler de leur offence,
Dont on veut qu'au Roy ſoit faitte recognoiſſance:
Le Roy eſt le premier qui les at offenſez,
Et fait que du devoir ils ſe ſont diſpenſez.
Car le Peuple & le Roy par clauſe mutuelle,
Et reciproque, ſont de cauſe eſſentielle
Obleigéz au devoir, & celuy qui premier
Directement l'enfrainct, diſpenſe le dernier.
Car de deux contractans celuy qui veut diſſoudre
Le contract, ne le peut, ſans ſa partie abſoudre.
De Dieu le Peuple n'eſt pas cree pour les Roix,
Mais les Roix pour le Peuple, eſtablis ſous des loix:
Teſmoin en eſt Saül Roy des Iſraelites,
Qui gouſta du Seigneur les fureurs non petites.

Quand

Quand on vient alleguer du Roy la grand' puissance:
On la devroit peser en egale balançe
A' celle de son Peuple, en iuste contrepois,
L'un & l'autre bornant sa puissance de loix:
Le Peuple & le Roy sont d'un Estat les balances,
Pendantes au *Travers* d'uniformes cadences:
Si l'une veut au pois sa compagne emporter,
Elle le fait à coup plus haut qu'elle monter,
Et cause que ce fais, pesanteur, & puissance
Abaissée, ne peut faire à l'autre nuisance

Raison ne peut passer ceste mutinerie
L'an 1575 Que *Foira veillacos*, * encor ore on escrie,
En la ville d'Anvers: moins les saccagemens,
L'an 1576 Qu'ont fait les Espagnols, *principaux instrumens
De la perdition d'une ville tant riche,
Qui ne sceut assouffir leur maudite avarice.

Tant de traicts, doubles traicts, couverts, & simulez
Qui (quoy que bien cachez), ont esté decelez,
Et dont on s'est garde, de Dom Ioan d'Austrice,
Es ans 77, 78 A' toute perfidie, & cruauté propice,
Ne se porront iamais en raison alloüer,
Et moy Bonne Raison ne les puis advoüer.

Si iadis les Romains qui le monde conquirent
Les Romains n'ont voulu vaincre que par vertu. Par armes & vertu, irrittez, à mort mirent
Vn Consul, Chef d'armee, or que victorieux,
(Qui pensoit meritter un renom glorieux:)
D'avoir contre le Perse vzé de tromperie,
Lors qu'il le desconfit en son yvrognerie:
Ayant premierement de füir simulé
Abandonnant son camp: Le Perse stimulé,
Au butin, rencontrant des vins en abondance,
S'en troublant le cerveau, ayant plaine la pançe
Fut aysé à deffaire, & tomba dens les mains,
De ce Chef frauduleux du grand Ost des Romains,
Qui des povres vaincus en leur yvrognerie
Fit trop cruellement une grand' boucherie:
Si (dis-ie) ils ont payé ce Consul (plain de joye)

La

La teste luy trenchans, de si chere monoye.
Comment Bonne raison pourroit elle passer,
Que l'Espagnol ayant long temps fait pourchasser, Ez ans 80, 81,82.
Afin (que ne pouvant par guerres) il se venge,
Par meurtre ou par poison, du bon Prinçe d'Orange,
Qu'á prys, & marché fait, de le faire meurtrir,
Et par tel meutre infect sa memoire flaitrir? Lan 84, 10 de Iuillet par un Balthazar Gerard.
Que luy qui se reclame vn si puissant Monarque
A' telle trahison desloyale s'embarque?
Pour laquelle à iamais il sera detesté,
Et son nom en horreur à la posterité.
Se trouve il hõme au mõde advöant qu'un tel traistre,
Meurtrisse lachement son Seigneur & son Maistre?
S'il s'en peut recouvrer d'aussi pernicieux,
Bonne raison ne peut se trouver avec eux.
Non plus que les Romains, elle ne peut permettre,
Que pour tromper autruy on vienne en oevre mettre
(Soit vers un ennemy) des accords & traictéz,
Qui sous des faux samblants se seront arrestéz.
Comme aussi ne sera ceste paix simulee
Qu'a Coulogne on à fait, par moy paix appellee:
Mais plustost on pourroit avec Bonne raison,
L'appeller quelque embusche, ou quelque trahison:
Et ceste paix qui fut en Arras pourjettee,
Au camp devant Maestricht conclüe & arrestee,
Par la desunion d'Arthois, & de Henaut,
Vne asseuree paix nommer pas il ne faut:
Mais un piege couvert, où par les demenees
Des Espagnols, ces deux Provinçes amenees,
Viendront finalement ses fruicts à resentir,
Dont ne leur reviendra qu'un tardif repentir.
Depuis tant d'autres paix aux Estats presentees,
Qui sans grandes raisons ne furent acceptees:
Ny celle qu'on presente encores au jourdhuy,
Sur laquelle on ne peut fonder nul ferme apuy,
Ores que l'Empereur, & plusieurs autres Prinçes,
Tachent y persuader ces unies Provinçes,

Qui croyent que ce n'est que pour les decevoir,
N'y veulent escoutter, & moins la recevoir.
S'elle n'est de tout point faicte á leur avantage,
Ne la recevant pas, ie dys *qu'ils font que sage*,
Et puis qu'ils ont moyen d'ainsi se maintenir,
Pour sur leur deffensive á iamais se tenir.
Par les vives raisons cy dessus bien deduittes
Tout au large & au long, qui ne sont pas petites,
Que ie veux alloüer. Pour eux ie concluray,
Et de la verité tesmoignage rendray:
Qu'avec *Bonne raison*, & par grande sagesse,
Dexterité, prudence, & belliqueuse adresse,
Ils se sont affranchis des perils & dangers,
Des tyrans Espagnols, & de tous estrangers.
Qu'ils poeuvent á bon droict maĩtenir leurs frãchises,
Leurs droicts, leurs libertéz, par leurs armes aquises:
Que sans *Bonne Raison*, ils n'ont pas abiuré
Le Roy, qui tant de fois vers eux s'est periuré:
Qu'a bon droict & raison de chez eux est bannie,
Du barbare Espagnol la force & tyrannie.
Qu'ils ne doivent iamais avec nul appointer,
Pour de tout ce qu'ils ont, le moindre poinct quitter:
Que d'un fait sollemnel, & maniere autentique,
Ils se peuvent dresser en corps de Republique:
Qu'aveques leurs voisins ils peuvent s'allier,
Et quand besoin sera, leurs forces desplier
Contre les ennemis, de ceux de l'alliance
Qu'ils ont soit d'Alemagne, Angleterre, ou de France.
Tant que tout ennemi deffaict & confondu
Le repos asseuré au Pays soit rendu.

ROME

Or que ce fut mon droict de parler la premiere,
Ie me contenteray d'estre icy la derniere,
Pour vous convaincre tous par mon authorité,
En ce que cy devant vous avez recité.

Roma armis terras, ratibusq; subegerat æquor,
Atq; eædem vires orbis, & vrbis erant.
Vincere restabat coelum perfregit olympum,
Priscorum pietas aurea Pontificum.
At bona posteritas, cœptis ne cedat avitis,
Tartara præcipiti tendit ad ima gradu.

I'ay passé deux mille ans tenu la seigneurie
De tout cest Vnivers: lors que ma Monarchie
Mit bas, & sous ses piets, le Babilonien,
Le Perse, & le dernier Grec Macedonien.
Ie tenois soubs mon ioug l'Empire d'Alemagne,
Françe, Les Pays bas, l'Angleterre, & l'Espagne:
Bref tout ce qu'esclairoit la splendeur, du soleil,
Pour m'obeyr iettoit sur ma puissançe l'oeil.
Le milieu de l'Europe estoit ma residence,
Aux sept monts enclavéz ie tenois ma seance,
Où chacun me venoit servir de tous costez, *Sept montagnes eu la ville de Rome.*
Et m'estoyent des tresors infinis apportez.
Or comme ie conquis tout le rond de la terre
Par mes armes: depuis entre mes bras i'enserre
La Mer & l'Ocean, & tout ce que Neptun,
Et les Tritons avoyent entre eux tous de commun:
Mes navires batans des ondes les eschines,
Faisoyent lors lamenter les Nayades marines.
En fin ce que le ciel couvroit de son manteau,
Et tout ce qu'eschauffoit le soleil cler & beau,
Sur la terre, & en mer, sans en rien contredire,
Estoit assuiecti à mon puissant Empire.
Il y restoit encor, le ciel á surmonter,
Où les premiers ont sceu avenir, & monter, *Les premiers Euesques de Rome par leur martire ont gagne le ciel.*
Par foy & pieté, mes primitifs Evesques:
Lesquels avec le temps s'assuiectirent presques
Toutes les Royautez du monde Vniversel,
Soubs le nom glorieux (qu'il ny en a de tel)
De PAPES, qui se sont appellez sanctissimes, *Les Papes se disent lieutenans de Iesus Christ.*
Sur tous Prinçes & Roix, les plus haults & sublimes:
Et qui se sont sur tous tellement eslevéz,

Qu'ils furent d'un chacun tenus & approuvéz
Pour Lieutenans de Christ, successeurs de St. Pierre,
Voire finalement se sont dicts Dieux en terre.

Le Pape maintiēt que l'Empereur Constantin luy a donné Rome.

Depuis vint Constantin Empereur & saint & hōme,
Qui en proprieté luy donna ceste Rome,
Et ce qui en dépend, luy faisant cest honneur,
Qu'il en est demeuré tout seul Prinçe & Seigneur:
Retrenchant au Senat sa puissançe ancienne,
Afin que luy seul et la manie & retienne.
Privāt les Senateurs de leurs antiques droix,
Il leur imposa lors autres nouvelles loix.
Outre encor, tout ce la il eut en Italie,
La Sicile & Calabre, puis Naple, & Apulie.
Tant que par toute Itale il resta peu en main
De terre, aux tenanciers de l'Empire Romain.

Charlemagne à donné des grands biens au Pape

Et ce que d'abondant ce bon Sainct Charlemagne
Roy de Françe, & puissant Empereur d'Allemagne,
A' mon Pape donna tant de biens, & richesse,
Que sur tels fondemens sa Monarchie il dresse:
Et petit a petit venant à dominer,
Il se mit á beaucoup de Prinçes ruiner.

Phocas donne toute autorite au Pape par-dessus tous autres Evesques.

En apres quand Phocas Empereur tresclement,
Luy eut donné le titre, & le gouvernement
Entier, & absolut, de l'Eglise de Dieu,
Le siege general fut lors mis en ce lieu:
Que toutes Eveschéz pour Chef doivent cognoistre,
Et pour leur souverain, Prinçe, Seigneur, & Maistre.
Où tous Prelats, sommez, sont tenus se trouver,
Quand il plait à ce Chef, pour se faire approuver,
Et tous les beaux decrets, que fait sa sainctetė,
Nul ne pouvant douter de son autorité.

Que signifient les trois couronnes des Papes.

Et pour monstrer qu'il tient par tout sa Seigneurie,
En terre, mer, & cieux, il prend & s'aproprie,
Vn diademe beau de trois couronnes d'or,
Qu'il se met sur le Chef, puis tient ez mains encor,
Vne trois double croix, faitte de mesme ouvrage,
Qu'il ne porte iamais, & ne met en vsage,

Que quand dedens ſon throſne il eſt en maieſté,
Où lors qu'il eſt des ſiens à l'eſpaule porté.
Par où il fait aſſes ſa ſainctеté paroiſtre,
Et que pardeſſus luy nul mortel ne peut eſtre:
Car ſi toſt qu'il ſe void à ce grade monté
Le Pape ne ſcait ſ'il eſt homme ou Dieu.
Il croit qu'il n'y a plus en luy d'humanité,
Mais qu'il eſt tout divin, & (choſe bien eſtrange)
Qu'en tel eſtat il eſt trop plus digne qu'un Ange:
Il eſt plus qu'un Ange,
Et dont il ne faut pas nullement ſ'eſtonner,
Venu qu'il peut ſans douter les pechez pardonner.
Et iacoit que de Dieu la treſſaincte eſcriture
Il pardonne les pechez.
Sans ambiguité, ſoit vraye, nette, & pure:
Il eſt en ſon pouvoir de la transfigurer,
Il fait ce quil veut de la Ste. eſcriture.
Racler, interpreter, & meſmes l'alterer,
Selon ſon bon plaiſir: Avec ce qu'il diſpenſe
En plaine authorité de toute griefue offenſe,
Sans nulle en reſerver, & fuſſe aſſeurement
Contre du Tout-puiſſant l'expres commandement:
Il altere les temps, il change la nature,
Il altere les ſaiſons.
S'il veut le ciel ne peut demeurer en poſture:
Et meſmes aux enfers ſa puiſſançe il eſtend,
Dont les ames il tire: & delivres les rend
Il a puiſſançe en enfer,
Des tourmens infernaux. & par ſa charge expreſſe
Il les fait tranſporter d'une agile viteſſe,
Par un Ange de Dieu iuſques aux plus hauts cieux,
Il envoye les ames en paradis.
Tant il eſt du ſalut des ames ſoucieux.
Puis quand il eut ainſi fermement eſtablie
Ceſte ſienne myſtique, & ſaincte Monarchie:
Il commande aux Anges.
N'eſtant pas de raiſon qu'il eut des compagnons,
(Bien qu'il ne refuſat quelques petits mignons)
Ne peut avoir des copagnõs mais bien ces mignons.
Il ſe met au deſſus de tous puiſſans Monarches
Des Empereurs & Roix, & de tous ces Exarches
D'Italie: qu'il ſceut ſi ſagement renger,
Que ſ'ils n'ont pas voulu encourir le danger
Il renge les Prinçes.
D'eſtre excommuniez, falut qu'ils obeiſſent,
Il excommunie les Empereurs.
Et que devant ſes pieds les genoux ils fiechiſſent.
Mais ſi par quelque fois les Empereurs & Roix,

 Refu-

Refusoyent d'obeir à ses papales loix:
Tout aussi tost contre eux il lache son tonnerre,
Et son foudre sur eux furieux il desserre:
Il leur oste l'Empire, ou bien la Royauté,
Il leur oste l'Empire.
Absolvant leurs suiects du droict de feauté,
Tant que recognoissans leur tresenorme faute,
Ils viennent se ranger sous sa puissançe haute:
Et par un repentir s'estans humiliez,
Il se vont de plain gré prosterner à ses pieds.
l'Empereur Frederic & autres.
Dont plusieurs Empereus en rendront tesmoignage,
Desquels il a renfrainct l'audace, & le courage.
Mais ce qui est plus grand, & la divinité
Il fait de saincts & sainctes.
Approche de plus pres: Il à authorité,
De rendre glorieux & de sanctiffier
Ceux qui sa saincte foy sceurent amplifier:
Ou ceux qui ez deserts le monde ayans quitté,
Firent profession de dure austerité:
Comme furent François, Dominique à & Antoine,
Bruno, Benoit, Ignace, & maint autre tel moine.
Pourquoy n'auroit il pas vn samblable pouvoir,
Que iadis au Senat Romain on vid avoir,
Lors qu'il deiffioit ceux desquels la memoire,
Il a voulu tenir en immortelle gloire?
Il peut mener avec luy en ẽfer des ames par charettees.
Il peut aussi s'il veut releguer en enfer,
Et damnees liver ez griffes Lucifer,
Voire & y en eut il par mille charrettées,
Les Ames qui de luy sont esté reiettées:
Il damne tous ceux qui sont d'autre religion que de la sienne.
Et principalement de tous ceux là qui n'ont
Vivans, devant ses pieds voulu baisser le front:
Cõme un tas des coquins qu'il tient pour scismatiques
Ces supposts de Calvin, & d'autres heretiques,
Rebelles à sa loy, perfides, apostats,
Hollandois, Zelandois, avec tous leurs Estats,
Et tous ces Protestans d'Allemagne, & de Françe,
d'Angleterre, d'Escosse, ausquels à toute outrançe
Il fait la guerre ainsi que contre les Danois,
Ostrelins, Bohemois, Prusses, & Polonois.

Qui ne se veulent sous sa puissançe sumettre,
Ny sa religion en leurs terres admettre:
Qu'en corps & ame il damme eslançant dessus eux,
Son tonnerre esclatant,& foudre furieux:
Sans ceux que par le feu il deffait & consume,
Dont l'Espagnol en fait ordinaire coustume.
Ce que premierement á Constançe il monstra,
Aussi tost que Iean Hus en son Concile entra,
Dont il en a depuis par voyes redoutables,
De tourmens trescruels fait mourir de samblables
Par mille & million voulant de tel danger
Plus que pestiferé l'Eglise repurger.

Iean Hus brusle au Concile de Constance

Qui voudra regarder le belle Hyerarchie,
Dont il a composé sa saincte Monarchie,
d'Anges, de Cherubins, Seraphins, Cardinaux,
De Prestres & Prelats, en degrez inegaux,
Qui le vont accostans, il faudra qu'il confesse
Que de nul Empereur la puissante noblesse,
Des Prinçes & Seigneurs, à vrayement parler
A' mes supposts Romains ne se peut egaller.
Car pardessus les biens qu'ls ont à suffissançe,
Ils ont de pardonner les pechéz la puissançe:
Et n'y a si petit Moine, ny, Cordelier,
Qui ne puisse par droit les pechez deslier.

La belle Hierarchie de la Court de Rome.

Il n'y a si petit moine qui ne pardonne les pechez.

Dites, n'est ce pas là chose toute divine,
Qui merite sur tous gloire & los tresinsigne?
Qui (veu qu'a nul de vous tous ne dois deferer)
A' bon droit me pourray à vous tous prefer.
Car à moy s'egaler ne se peut l'Allemagne,
Qui l'Empire retient, la Françe, ny l'Espagne,
Ny l'estroite Vnion des Nobles Pays bas,
Qu'ores asseurêment gouvernent leurs Estats.
Parquoy en concluant ie maintiens,& veux dire,
(Ores que la plus part ayt quitté mon Empire)
Que plus qu'eux envers Dieu ie pourray meriter,
Et vers les hommes, doys plus d'honeur emporter.

 Bonne

S'avec Bonne Raiſon le bien mal on appelle,
Si le mal ſe dit bien: toute ceſte querelle,
Rome, qu'ores tu vas icy mettre en avant,
Malfondee, ſera plus legere que vent:
Ou ie confeſſeray que toy Rome, & l'Eſpagne,
(Qui toute Nation au pris d'elle deſdaigne)
Avez pardeſſus tous loüange meritté
Et que digne ſur toute, eſt voſtre Maieſté,
Deux mille ans a (dit. tu) qu'as eu la ſeigneurie
De ce grand globe rond, durant ta Monarchie,
Lors que tu iettas bas le Babilonien,
Le Perſe, & le dernier Grec Macedonien:
Et par là tu pretens maintenir, & veux dire,
Qu'e tout eſtoit ſuiect à ton Romain Empire.
Qu'ainſi ſoit: regardons ſi par *Bonne Raiſon*,
Lu as peu dechaſſer de ſa terre & maiſon
Le Macedonien, & tant d'autres grands Prinçes,
Que tu as deſpoüillez de toutes leurs Provinces:
Bonne Raiſon ne peut dire bien deceluy
Qui ſans occa ſion ravit le bien dautruy
Mais par bonne raiſon, il faut qu'elle le nomme
Vn pillard, un larron, ou quelque meſchant homme:
Veux tu par tel moyen tant te gloriffier,
Et ces biens mal-aquis ſur tous magniffier?
S'il advient quelque fois qu'un Corſaire ou Pirate,
Aille eſcumant la mer, avec une Fregate
Seule, on le nommera, ou voleur, ou brigant:
Mais tes Prinçes ayans en mer des naves tant,
Que plus n'en peut porter, par leurs forces terribles,
Par toy ſont appellez Monarches invincibles.
Vray eſt que cy devant par la frugalite
Des Eveſques premiers, par foy, & pieté,
Par ſaincts enſeignemens, par conſtance en martyre,
Par les belles vertus qu'on vid en eux reluire,
Ces Prelats primitifs ſceurent au temps iadis,
(Ainſi

(Ainsi qu'il est escrit) forcer le Paradis.
Mais s'on viedt contempler de quelle tromperie
De quelle fauseté, fallace, piperie,
Leurs Successeurs depuis ont vzé vers les Roix,
Et vers les Empereurs, secouüans toutes loix,
Qui les souloyent brider: Et de quelle arrogance,
Ils se sont adaptéz souveraine puissance:
Et par quelle finesse ils sont si haut montéz
Presumptueusement s'estans tant exaltéz:
On viendrat à iuger pour chose veritable
Qu'ils n'ont jamais suivy ceste vie imitable
De Christ, dont faussement ils se font Lieutenans,
Et successeurs de Pierre ils se vont maintenans.
Car en eux il n'y à rien moins qu'obeissance,
Rien moins qu'humilite, rien moins que patience:
C'est tout orgeuil, tout fast, & toute ambition,
Qui les maine, & conduit: La superstition,
L'erreur, le faux samblant, la double hyprocrisie,
De leurs coeurs pleins de gresse, ont la plaçe saisie.
S'ils n'ont de leur Empire autre nul fondement
Que sur Phocas, pouvre est certes le bastiment:
Phocas fut un meurtier, qui son Priuçe Mauriçe
Empereur (bien qu'il fut taxé de quelque vice)
Meurtrit cruellement, avec tous ses enfans,
Que tu veux maintenir pour acte triomphans,
Et gestes glorieux: & tu ne crains le dire:
Et nommer tresclement, n'a tels meurtes souscrire:
Qui grand paillard qu'il fut l'ayant bien merité,
Par Heracle Empereur fut de mesme traitté.
Que son predecesseur, luy & toute sa raçe,
Que sa posterité de la terre s'efface.
Quant au don que tu dis venu de Constantin,
Empereur treschestien, tu n'as rien de certain,
Que tu puisse exhiber: & par rien d'autentique,
Tu ne scaurois prouver, ceste extorse, & oblique
Donation, dont tant tu te veux presumer:
Pour laquelle garder, tu ne fais que t'armer,

Regnum coelorum vim patitur.

Phocas meurtrier.

Contre les Empereurs,& Prinçes d'Italie,
Lesquels finalement craignans ta tyrannie,
Soit par forçe, ou par beau, t'ont cedé de leurs droicts,
Pour paix avoir, s'estans retenus plus estroicts,
Quant à ce que tu dis du triple Diademe,
Et de la triple croix, ornee tout de mesme:
Et les mines quil tient quand il en veut user:
Haupelourdes ce sont pour le monde abuser,
Qui les yeux obscurçis des simples esbloüissent,
Dont, par ce lustre beau ses supposts s'enrichissent:
Car c'est en tel estat que tres humiliez,
Les Empereurs, & Roix leur vont baiser les pieds.
Mais à ce Diademe il y a de la faute,
Car pour representer sa Maiesté tres haute
En terre, mer, enfer, & ciel, au lieu de trois,
Quatre il en doit avoir, & quatre double croix.
Et tous ces ornemens de grace si gentille,
Par luy sont empruntez du Roy Nume Pompile,
Qui tout premier chercha par telle invention,
De reduire le Peuple à sa devotion,
Car toute ceste farce & mine exterievre,
Fait que dedens les coeurs imprimee demeure
La crainte, le respect, l'honneur, & reverence,
Du Prinçe, & qu'on admire en cela sa puissance.
Ses Canons & Decrets & son Eglise toute,
Eucore pour ce jour, se treuvent en grand' doute,
Si le Pape est un homme, ou s'il est quelque Dieu,
Aucuns le colloquans entre deux au milieu, (Ange
Qu'il n'est n'homme ny Dieu: Mais qu'il est plus qu'un
Veu que sa Maiesté pardessus eux il range.
Car les Anges n'ont pas pouvoir de pardonner
Les pechez, moins encor de sauver & damner.
Mais tousiours attentifs se trouvent au service
Du grand Dieu souverain, estant leur propre office,
De prompts executer ses divins iugemens,
Sans iamais reluɛter à ses commandemens.
Au contraire le Pape, en ce que Dieu commande
Par

Par son authorite á tous corps se desbende,
Et tout ce qui pourroit sa grandeur abaisser,
Pour obeir à Dieu, il le fera cesser:
Car de ce que Dieu veut, il dispose, & dispense,
Et les plus grands forfaicts par bien il recompense,
Au lieu de les punir. Et fol est celuy lá,
Qui, simple où hebeté, voudra croire à celà,
Que le Pape ayt pouvoir de commander aux Anges,
Ou qu'il y puisse avoir entre eux quelques meslanges.
S'il ne veut nullement souffrir un compagnon,
S'il caresse parfois quelque petit mignon,
Ce n'est rien de nouveau, sa superbite grande,
Et sa lachivete le requiert & demande.
Si tel est son pouvoir que de sanctiffier,
Ceux qui sa saincte foy sceurent ampliffier,
Ou ceux qui aux deserts reclus en hermitage,
Austeres, out uzé la plus part de leur aage,
» Ie dys: que plusieurs corps sont en terre adorez. *St. August in. Multorum corpora reverentur in terris, quorum animæ cruciantur in inferno*
» Dont les esprits au feu d'enfer sont efforez.
Avec ce qu'il ne faut s'en donner de merveille,
Car le Senat Romain eut puissance pareille,
Iadis estant Payen, qui à ses Empereurs
Vertueux, à leur mort, confera ces honneurs,
Qu'il, les deiffioit, par les ceremonies,
Dont le Pape à present use en ses singeries:
Sanctiffiant tantost un moine, ou cordelier
Snaphan, voleur, meurtrier, ruffien, bordelier,
Vne belle Thays, Lays, & Messaline,
Vne Flore, Lamie, & lachive Faustine:
Dont on a faict des saincts & saincts en maint lieu,
Que les simples errans adorent plus que Dieu.
Et seroit á passer, qu'ls eussent telle gloire,
Apres leur mort: s'aucuns qui pour ce iour encore
Sont vivãs, & pecheurs (comme autres) faux & faincts,
N'estoyent deiffiez, & reclamez pour saincts.
Comme ceux que lon void de secte Iesuite,
Capucine, ou de telle autre race hypocrite.

Qui d'une face morne,& d'un regard hideux
Marchans,du simple peuple esblouïssent les yeux.
Ce quil veut reprocher,& taxer la doctrine
De Luther & Calvin:& ceste discipline
De l'Eglise, qu'ils ont tache de reformer:
On ne peut & cela iustement les blasmer,
S'ils ne sont convaincus d'erreur, ou d'ignorance,
Ou de quelque obstinée,& dure outrecuidance,
Qu'heresie on appelle:& s'on ne scait monstrer
(S'estans trop desvoyez)le chemin de rentrer
Au vray trouppeau de Christ,duquel ce tressainct pere,
Se dit le bon Pasteur, qui sur tous se prefere.
Mais il y a long tempts qu'ayant à ce taché,
On a tant de Docteurs pantelans empesché,
Par disputations,par bonnes conferences,
Puis par glaives & feuz,par licols,& potences,
Qui n'ont servi de rien:& tout bien disputé,
Par nul bout on n'a sceu vaincre la verité.
Si l'on vient à parler de ceste Hierarchie,
Dont il a composé sa saincte Monarchie:
Autre chose on n'y void,que des ventres oyseux,
Pourceaux nourris en auge,hommes delicicieux,
Pleins de fast,pleins d'orgeuil,pleins de toute luxure,
De Sodomie encor,& de toute autre ordure.
Veus-tu sur telles gens ton Empiere bastir,
Et par eux terre,& mer,& ciel assuiettir?
Quand ton Pape poussé d'une sotte arrogance,
Leur donna de lyer, & deslyer puissance?
Certes *Bonne Raison* approuver ne scauroit
Ce tien gouvernement,moins encore pourroit
Croire que tout cela,dont si fort tu te vante,
Se peut veriffier par raison evidente,
Ny par les saincts escits:mais que l'ambiton
Des Papes,est autheur de telle invention.
Parquoy ie maintiendray & couclurray & somme
Pour un poinct arresté:Que toy superbe Rome,
Au lieu de te loüer,& si haut t'exalter,

Et fur ces quatre icy plus d'honeur emporter:
Qu'il ne te reſtera(comme la plus infame
Qui ſe puiſſe trouver)rien que des noms de blaſme,
Dont ce grand courtiſan Petrarche te depainct,
De tes enormitéz le fond ayant attainct.

Qui a veſcu paſſé 260 ans ſoubs les Papes Iean 22, Benoit 12, & Clement. 6

Sonetto CVI.

Trois Sonets de François Petrarche cõtre la Court de Rome.

Fiamma dal ciel ſu le tue treccie piova
Malvagia:che dal fiume,e da le ghiande,
Per l'atru' impoverir ſe' ricca,e grande,
Poi che di mal oprar tanto ti giova.

Nido di tradimenti:in cui ſi cova
Quanto mal per lo mondo hoggi ſi ſpande,
Di vin ſerva,di letti,e de vivande,
In cui luſſuria fa l'vtima prova.

Per le camere tue fanciulle e vecchi
Vanno treſcando,e Belzebub in mezzo,
Co mantici,e col fvoco,& ton gli ſpecchi.

Gia non fuſti nudrita in pivme al rezzo,
Ma nuda al vento,e ſcalza fra li ſtecchi
Hor vivi ſi,ch' a Dio ne venga il lezzo

Sonetto CVII.

L'avara Babilonia ha' colmo'l ſacco
D'ira di Dio,di vitij empi,& rei,
Tanto,che ſcoppia,e ha fatto ſuoi Dei,
Non Giouve,& Palla,ma Venere,& Bacco.

Aſpettando ragion mi ſtruggo,e ſiacco
Ma pur nove Soldan veggio per lei
Lo qual fara,non già quand' io vorrei,
Sol vna ſede,e quella ſia in Baldacco.

Gl'idoli suoi saranno in terra sparsi
E le torri superbe al ciel nemiche,
E suoi Torrier di for, comme dentr' arsi,

Anime belle, e di virtute amiche,
Terranno'l mondo: e poi vedramo luy farsi
Aureo tutto, e pien de l'opre antiche.

SONETTO CVIII.

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Schola d'errori, e tempio d'heresia,
Già Roma, hor Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piagne, e si sospira:

O fucina d'inganni, ò prigion d'ira,
Ove'l ben more, e'l mal si nuttre e cria,
Di vivi inferno, un grand miracol sia
Se CHRISTO *teco al fine no se adira,*

Fondata in casta, e humil povertate
Contra tuoi fondatori alzi le corna,
Putta sfaciata, e dou' hay posto spene?

Ne gli adulterij tuoi, ne le male nate
Richezze tante: hor Constantin non torna,
Ma tolga il mondo tristo, che'l sostene.

Si passé tant de temps on ozoit bien escrire
Telles enormitéz de ton mystique Empire,
Ce qu'ont fait les supposts principaux de ta Court:
Avec eux je veus dire, & maintiendray tout court,
La sentence que j'ay contre toy prononcée:
Qui est: *Que tu ne dois sur nuls estre avancée,*
T'en pensant prevaloir: Et dont ie me submets
Au Philosophe auquel tout ce faict ie remets.

Le Cardinal Bembe Comentateur de Petrarche.

Le Heravt.

Parlant pour l'Empire,
La Françe, & l'Vnion des Estats

l'Empire tespuissant, La Françe tresgentille,
De ceux de l'Vnion la prudence subtile,
Du Philosophe sont bien contens d'escoutter
L'advis, sans sa censure en cela reietter:
Comme *Bonne Raison* d'elle mesme l'advise,
Et par ces trois Estats sa sentence est requise.

Le Philosophe.

Ayant bien entendu tout ce que cy devant,
Ces cinq ont voulu mettre & produire en avant,
Chacun ne pretendant que d'embellir sa cause:
Ie veus premierement icy faire une pause
Avant rien prononcer: Et par provision.
Heraut, voir la teneur de la commission
Que tu as de ces trois. Puis qu'elle est autentique,
Ie ne prononceray rien qui puisse estre inique,
Mais mon advis estant en Iustice fondé,
De tout homme de bien se verra secondé.
Avec Bonne Raison l'Empire se peut plaindre,
S'estant libre, on le veut à servitude astraindre,
Et à Bonne Raison il se peut resentir,
De ce que contre droit on l'a tant fait patir.
Avec Bonne Raison la Françe à fait la paix,
Chassant de ses Pays de la guerre le fais.
Et comme en ses traitez ie ne voy que redire,
Nul de bon jugement n'y scauroit contredire:
Ie veus mesme en cela son puissant Roy loüer,
Et par Bonne Raison, ceste paix adüoer.
C'est certes sans raison ce que Roy, d'Espagne
L'Angleterre, La Françe, & toute la Bretagne,
A' taché d'empieter, où nul droit il n'y a,
Ny iuste occasion, alors qu'il suborna
Les Seigneurs & subiects à se rendre rebelles

Contre

Contre leurs Souverains,par guerres si cruelles.
Et quant à ces hauts faicts qu'elle presume tant,
Le vent & la fumee en emportent autant:
Car celuy qui,par trop,en vantise se plonge,
Est tenu de n'avoir use que de mensonge:
Comme en droit & raison ne se scaura trouver
(Qu'avec *Bonne Raison* ie ne puis approuver)
Sur un Peuple affanchi l'estrange seigneurie,
Ny moins des Espagnols la rage,& tyrannie,
Qu'ils ont mis en effect,par tous les Pays bas,
Et sont finalement,cause,que les Estats
Alliez & vnis,de huit belles Provinçes,
Ne vulent desormais recognoistre nuls Prinçes,
Pour Seigneurs souverains:mais ayans reietté
Le ioug de l'Espagnol, gardent leur liberté.
Dont ne m'estonneray,si par acte autenticque
Elles se vont dresser en corps de Republique,
Et qu'ayans l'estranger dechassé de chez eux,
Soyent du bien du commun les Estats soucieux.
Et s'avec leurs voisins elles font alliançe
En Alemagne,Oostlande,Angletrre,& en Françe,
Tant que tout ennemi deffaict & confondu,
Le repos asseuré aux Pays soit rendu.
Rome ne peut aussi,de ce qu'elle se vante
Faire proeuve,n'y foy,par raison evidente:
Et tout ce qu'elle dit,& vient mettre en avant
Malfondé,se verra plus leger que le vent.
Car ceste authorité qu'elle s'est adaptée,
Elle l'at ou par force,ou par dol empruntée.
Parquoy ie iugeray avec Bonne Raison,
(Sans vouloir faire icy nulle comparaison
De ces cinq contestans) Qu'en droit & en Iustice
Bonne Raison à faict le devoir & office
D'un Iuge droiturier,qu'on ne peut reietter,
Donnant le jugement qu'ay ouy reciter.

Le tout sans passion.

A l'In-

A.
l'INFANTE d'ESPAGNE DVCESSE SVBALterne de Brabant Comtesse de Flandre &c.

1

INFANTE prye Henry ce grand Roy qu'il pardonne
A' ta sotte entreprise, à ta presomption,
D'avoir sans nul suiect, titre, n'ocasion,
Contre la Loy Salique aboyé sa couronne.

Car tu n'ignorois pas que femelle personne,
En France n'eut jamais que par provision,
De ceste Royauté l'administration,
Qui seule à des vrais Roix son diademe donne.

Laisse aux bons Pays bas leur entiere vnion,
Et ne tourmente plus ceste religion,
Qu'affligerent long temps, ton Ayeul & ton Pere.

Si tu ne veus prier mercy à ce grand Roy,
Si plus tu te roiddis contre Dieu, & sa Loy,
Ie ne voy en ton fait qu'une extreme misere,

2

Ton Pere Roy, t'a faict aprendre la maniere
Des Roix, severes Roix, qui est de n'oublier,
Les actions de ceux, qu'on a veu s'emblier
Pour les desapoincter, ou ietter en arriere.

Dont en sert de tesmoin la tres humble priere
De ses suiects, voulans vers luy s'humilier,
Qui n'ont son coeur d'acier sceu flechir, n'y plier,
Pour n'user envers eux de vengeance guerriere,

Mais les voulant forcer d'une extreme rigueur,
La rigueur n'y servant, ils eurent plus de coeur,
A' se roiddir aussi contre sa tyrannie.

Car ton Pere n'ayant contre eux rien proufité
Ils tiennent & tiendront tousiours leur liberté,
Et de ses Espagnols la cruauté bannie.

3.

Quelle puissance as tu plus grande que ton Pere,
Pour dompter ces Pays qui se sont affranchis,
Et mesmes par la guerre en la sorte enrichis,
Que tout l'Ocean presque à leurs loix obtempere?

Si l'Empereur pretend envoyer à son frere
Ton Mary, du secours: Ils seront rafreschis
De leurs Amis, en temps, oportun, & precis,
Ayans outre ce en Dieu remis tout leur affere.

Laisse-les donc en paix, ne les travaille plus
En vain, & sois contente à garder le surplus:
Ayant du grand Henry amoli le courage:

De peur que te voulant par trop opiniatrer,
Se resentant des torts passez, qu'il vienne entrer,
Chez toy, & qu'il t'apporte un estrange ravage.

4.

Qui peut avoir esmeu d'une telle furie
Ton Mary, quand il vint par armes attenter
Contre les Allemans, tachant à les dompter,
Et mettre toute en feu sa tresdouce Patrie?

Vsant par ses soldats de telle barbarie,
Qu'on doit avoir horreur de l'oüir racompter,
Pour par toute l'Itale, & l'Espagne vanter,
Que l'Espagnol avoit bravé la Germanie.

Mais par tous ces efforts, par ceste cruauté
Espagnolle,

Eſpagnolle, qu'a il à la fin proufitté?
Rien: que les Allemans eſveiller à la guerre:

Pour luy faire quitter, ainſi qu'il a quitté,
Tout ce qu'en Allemagne il avoit empieté,
Où plus il ne luy reſte un ſeul poulce de terre,

5.

Où eſt ceſte ferveur guerriere des Germains?
Où eſt leur loyauté? où l'honeur de l'Empire?
L'Eſpagnol qui de peur, de France ſe retire,
Contre les Hollandois n'ozant lever les mains:

Oze par attentats & geſtes jnhumains
Attacquer l'Alemagne, il deſcoche ſon ire
Contre les innocents, Il faict ſes armes bruire,
Et de ſes cruautéz ſont villes & champs plains.

Les Lions ſont (dit-il) en lievres convertis,
Leurs mordantes dẽts ſont froiddes & rebrouſſees,
Et leurs coeurs engourdis du tout aneantis.

Quelle honte ô Germains, l'Aigle cede à l'Autour,
Les Allemans ſervans aux Bethois de riſees,
Glacéz, ne ſentent pas les feux tout à l'entour.

Bethois ou Bethigenes ſont Eſpagnols.

Reprise.

Non non, les feux ne ſont chez eux tant allumèz,
Des Allemans ne ſont les coeurs froids eſtiméz:
Mais ces feux ſ'en iront iuſqu'en Eſpagne eſpandre,
Les Germains reduiſans ſon territoire en cendre.

6.

Mais où eſt maintenant ceſte extreme furie,

 Dont

Dont ton Mary souloit user à l'aborder
Que les François n'ozoyent que de loing regarder,
Quand Calais de leurs mains par assaut fut ravie.

Et lors qu' Ardre il conquit ville des mieux munie,
Qui d'attendre un assaut ne voulut s'hazarder,
Mais plustost à la force ayt mieux aymé ceder,
Que de mettre ses gens au danger de la vie.

Et toutesfois allors chacun à peu cognoistre,
Qu'estant vestu de rouge, il estoit demi-prestre,
Or que desous son froc il porta haubergeon

Peut estre que ce tainct de fin rouge escarlate,
Qui denote le sang, est or' ce qui le gaste,
Craignant du sang des siens l'effroyable sourgeon

Comme au Siege de Hulst, où il perdit plus de 5000. homes.

7.

Ou plustost on dira que cest toy belle Infante,
Qui comme Venus Mars, sur ton sein arresté
Le serre: ou qu'il retient de la lubricité
Des Cardinaux, plongéz en ordure puante.

Ou que luy doit manquer la paye souffissante,
Pour ses soldats : usans de grande cruauté,
Ez lieux voisins, ayans droit de neutralite,
Dont le bon labourier, & le bourgeois lamente:

Si toy & luy n'avez autres plus grands moyens,
Si tous voz revenus, voz intrades, & biens,
Ne sont bastans asséz pour tenir vostre tabale:

Deportéz vous de plus faire guerre aux Estats,
De ces confederez peuples des Pays bas,
La puissançe desquels vous est tant redoubtable.

Bien

8.

Tu peus bien redoubter ces Estats, & Mauriçe,
Grand des grands Capitaine, & Prinçe valeureux,
Et tant de Cavalliers, qui (du sang genereux
De Nassau bourgeonnez) leur font tout bon offiçe.

Et tous ces vieux guerriers, qui sont en leur serviçe,
Qui tant & tant de fois restez victorieux,
Des tiens, se sont acquis un renom glorieux,
Immortel à iamais, qui par le monde glisse.

Comme tu ne dois moins redouter leurs vaisseaux,
Dont de tout l'Ocean chargées sont les eaux,
Vollans plus viste en mer, que les couries d'Eole,

Et tous leurs matelots, leurs canons redoublez,
Dont en plusieurs combats marins, or, sont troublez,
Tous ces Lestrigoneaux de la raçe Espagnolle.

6.

Mais il faut qu'un petit avec toy ie m'accorde,
Mesmerveillant comment Mauriçe & les Estats,
A te faire la guerre onc ne se trouvent las,
Et qu'entre eux ne se voit iamais nulle discorde.

Eux qui passé long temps adiugez à la corde,
Au feu & à l'espee, ores font peu de cas,
De toy, & de ton Frere, & ne vous craignent pas,
Dont contre le Papat, leur fureur se desborde:

Non seul contre le Pape, ains contre tous ses saincts,
Pour lesquels conserver tous tes efforts sont vains,
Veu que tu ne les peux garantir de leurs armes.

Que depuis peu de temps, ils ont ſi mal traittéz,
Qu'ils ont briſé leur forçe, & leurs divinitéz,
Vſant allendroit d'eux de foudroyans vacarmes,

10.

Ils ont premierement par forçe & par fineſſe,
(A' ton gros Crevecoeur) empoyant la vertu
De Mauriçe leur Chef, ceſt orgueil abatu
De ton grand S^t. André, puiſſante Forteresse.

Puis de ton S^t. Albert: maintenant ce Chef preſſe:
Elizabetha, Clare, Eugene, & reveſtu
D'honneur victorieux, ne fait cas d'un feſtu,
De tous ces autres, forts qu'il faut que tu delaiſſe.

Quelle audaçe eſt-ce là, & quelle outrecuidançe,
Leur fait de tous ces Saincts ne craindre la puiſſançe
Ny faindre à ſ'attacquer à la fille d'uny Roy?

Au fils d'un Empereur, & d'un Empereur Frere,
Qu'ils tachent de plonger en une grand' miſere,
Et veulent à tous deux preſcrire dure loy?

5.

Vn remede j'y voy, pour choſe la plus ſceure,
Qui eſt: qu'en delaiſſant deſormais de t'armer
Contre eux, en leur quittant les coſtes de la mer,
Et les Pays marins, le reſte te demeure.

Et que paiſiblement tu ioüiſſe en bonne heure,
De ton Mary, monſtrant que tu le veux aymér,
Et ton amour au double envers luy renflammer,
Sans que deſormais plus de la guerre il ayt cure.

Si

Si par beau tu ne veux à cela condeſcendre,
Ils ſont ore empeſchez à ſe les faire rendre,
Et n'en bougeront pas, qu'ils ne t'arrachent tout.

Mieux te vault de garder Brabāt, Arthois, & Flandre,
En partie, qu'en fin ſouffrir un tel eſclandre,
Que de tout ton Eſtat rien ne reſte debout.

12.

Fay que Brabant Henaut, la Flandre ny l'Arthois
Luxembourg, & Lembourg, & ce qu'as de ſurplus,
L'Eſpagne deſormais ne recognoiſſent plus,
Et comme ſes fieſvéz ne recoivent ſes loix.

Car à la verite, par nul droit tu ne dois,
De l'Eſpagne deppendre: Il faut tenir exclus
Les Eſpagnols, de ce que tu tiens de ſurplus,
Et folle tu ſeras ſi plus tu les recois

Aye avec les Eſtats vnis correſpondençe,
Avec Mauriçe & eux tiens bonne voiſinançe,
Ne va vers l'Eſpagnol plus rechercher ſecours,

Car il en eſt laſſé, il te lairrat en paine,
Ton attente ſur luy deſormais ſera vaine,
Et laiſſe aux Pays bas du trafic l'entrecours.

13.

Si tu les fais ainſi, tu feras ſagement,
Et pourras deſormais d'une paix aſſeurée
Ioüyr, qui te ſera d'eternelle durée.
Et chez toy maintiendras un bon gouvernement,

Mais il te fault laiſſer, ce que cruellement
Ceſte Inquiſition de tous tant execrée,

(Qui ne ſent que le ſang,le licol,& bourree)
At aux provres croyans fait par mille tourment:

Ne reherche auſſi plus de nul la conſcience,
Et n'attribüe plus tant à l'ambition
De ceux,qui vont troublans noſtre religion.

Chaſſe ces trouble-monde, & moines faux,& fins,
Ieſuites trompeurs,& ruzéz Capuchins,
Puis que de leurs faux traits tu as l'experience.

14.

Redonne à tes Pays leur plaine liberté,
Previleges,& droits,& rends leur la franchiſe,
Que ſans nul fondement l'Eſpagne leur à priſe,
Remetant tes Eſtats en leur authorité.

Aye auſſi deſormais en horreur cruauté,
Parle avecques rondeur,& plus ne te deſguiſe:
Si par tes bons voiſins quelque fois es requiſe,
Qu'en tous tes faicts & dicts n'y ayt que loyauté.

Ce faiſant tu ſeras de toute ame cherie,
La Françe t'aymera,& les Pays vnis,
A iamais te ſeront ſerviables Amis.

L'Eſpagne n'ozera contre toy ſ'adreſſer,
Mais pluſtoſt la verras ta grandeur careſſer,
Et de tes envieux tu confondras lenvie.

15.

Ne te fache auſſi pas,ſi les autres Contrees,
Ne te cognoiſſent point,dont tu n'as nul ſerment,
Et de ce qu'ils ne ſont ſous ton gouvernement,
Mais du ioug Eſpagnol ores ſont deſpeſtrees.

Car

Car elles ne ſont pas à tel Eſtat entrees,
Par gayeté de coeur, ny par deſbauchement,
Mais pour avoir ſouffert trop tyraniquement
Des efforts, qui les ont rendu deſeſperees.

Et force contre force ayans ſceu oppoſer,
A' telle extremité voulurent ſ'expoſer,
Pour ſe mettre à jamais hors toute tyrannie:

Tant que par leur valeur ils ſe ſont affranchis,
Et par la guerre ſont tellement enrichis,
Que d'Eſpagne ſ'en void la cruauté bannie.

16.

Mais ce que tout le plus l'Eſtat a conſervé
De ces Pays vnis: Ce fut ſon eſperance,
Qu'il avoyt mis en Dieu de plaine confiance,
Qui de tous ennemis touſiours la preſervé.

Et pour quelque, raiſon occulte reſervé
A' des faicts merveilleux de ſa Toute-puiſſançe:
(Qui ſouvent à puni des plus fiers l'arrogançe,
Et les plus abaiſſez aux honneurs eſlevé.)

Ne murmure donc point, contre le Tout-Puiſſant,
Que ton coeur devant luy ſ'en aille flechiſſant,
Mais pluſtoſt en cela ſes grands ſecrets admire.

Ne te veüille roiddir contre ſes mandemens,
Et revere en ce faict ſes treſhaults jugemens,
Crainte (ſi tu y faults) qu'il ne t'avienne pire.

17.

Où peut eſtre il y a vne autre occaſion,

Dont on ſe doute moins: c'eſt le ſang tout recent,
Par ruiſſeaux eſpandu de ce Peuple innocent,
Qu'a fait couller par tout ton Inquiſition.

Pour ce qu'il ne vouloit faire profeſſion
De foy,autre que celle y preſchee à preſent
Dont le Seigneur vengeur maintenant ſ'en reſent,
De toy le repetant,en fait punition.

Car le ſang innocent icy bas eſpendu,
Cryant á Dieu vengeance au ciel eſt entendu,
Qui le vient repeter ſur les autheurs en terre.

Lors ſa Iuſtice envoye aux grands ſes chaſtimes,
Et exerce ſur eux ſes vengeurs inſtrumens,
Et ſur tout leur Eſtat, famine,peſte,& guerre.

18.

S'on ſe vient recorder de tes Predeceſſeurs
Du coſté paternel:quelle eſtoit leur puiſſançe,
Quand la Bourgogne vint á leur obeiſſançe,
Tout premier, & quels ont eſté leurs ſucceſſeurs?

Ils ne furent iamais ſi riches poſſeſſeurs,
Et n'eurent de tels biens,que toy, la joüiſſançe:
Toutefois ils en ont eu plus qu'a ſouffiſſançe,
Et n'ont laiſſé pourtant d'eſtre des grands Seigneurs.

Ils n'ōt pas touſiours eu Geldre,Henaut, ny Hollāde
Vtrecht,Friſe,Overyſſel,Groeninghen ny Zeelande:
Où Dieu ſcait, par quels traicts ils y ſont parvenus.

Ils les ont à leur Prinçe, ou à l'Empire oſté,
Ou y ſont paruenus,par accord & traitté,
Qui fit que ſi puiſſans ils en ſont devenus.

S'avec

19.

S'avec bonne raiſon la pareille on vous jouë,
Si voz Peres pilarts, or' en vous ſont pillez,
Si eux ou leurs enfans ſe trouvent deſpouillez,
Dirat-on pas que c'eſt un tourdion de rouë?

Car toute pillerie onc en droit ne ſ'adüoe,
Et ceux qui ſont pillez, à la fin eſveillez,
S'eſtans pour recouvrer leurs pertes acceüillez,
Dont libres ils ſe font: il convient qu'on les louë.

Dont il ne fraudra point, par trop ſ'eſmerveiller,
Que les Eſtats ont ſceu leurs forces receüiller,
Ne pouvans plus ſouffrir ſi grandes cruautez,

Que ton Ayeul & Pere, ont long temps pratiqué:
(Ayans ces bons Pays à fureur provoqué)
S'en fin ſ'affranchiſſans, ils luy furent oſtez.

20,

Parquoy pour ceſte perte ainſi ne te tourmente,
Sois ayſe de garder ce qu'ont eu tes maieurs,
Qui furent fils de Roix, deſcendus d'Empereurs:
Et de ce beau reſtat, demeures-en contente.

Si par guerre tu penſe avoir toute autre attente,
Ie crains bien qu'à la fin tu perdras tous les coeurs
De ceux, qui ce iourdhuy te ſont bons ſerviteurs,
Et que ton peuple en fin trop ne ſe meſcontente.

Tant qu'en renouvellant l'alliançe paſſée,
Entre tous les Pays (qui des Grands tranſgreſſée
Fut le ſeul vray motif de la diviſion)

Ils te quittent, & comme à regir mal idoine,

Vien-

Viennent á te chasser de tout ton patrimoine,
Rentrans avecques nous en un corps d'Vnion.

AVX ESTATS GENERAVX DES PROVINCES VNIE.

Vous tresnobles Seigneurs, sages, & venerables,
Qui maintenez chez nous un sainct gouvernement,
D'un uniforme accord, & d'un consentement,
Qui ne fut onques qu'un, sous loix tresequitables.

En quoy vont reluysant voz vertus remarquables,
Vsans en tous voz faicts d'un discret jugement,
Qui premier à l'Estat donna son fondement,
Et qui par l'Vnivers vous rend tant admirables.

Le Seigneur vous benie & vous face la graçe,
Que de voz ennemis puissiez brider l'audaçe,
Et vous face á iamais ainsi continüer.

Que ce mesme bon Dieu par sa misericorde,
Tousiours vous maintenant en paix & en concorde,
Doint que vostre renom puisse perpetüer.

AV PRINCE MAVRICE GRAND CAPITAINE GENERAL, ET ADMIRAL des Provinçes vnies.

Et toy Prinçe Mauriçe, excellent Capitaine,
Autant qu'au monde en fut, qui par forçe & vertu,
Du barbare Espagnol l'audaçe as rabatu,
Et tousiours mis à neant son emprise hautaine.

Qui de discretion, de prudençe certaine,
De Iustiçe, & droitture, & d'honneur revestu,
As la teste rompu, à l'ennemi testu,

Plusieurs

Plusieurs fois sur la mer, & en campaigne plaine.

Que Dieu veüille au combat ta main dextre guider,
Et que ton adversaire ainsi puisses brider,
Ou refraindre d'un mors si picquant dans la bouche,

Qu'estant humble à tes pieds par ta force mis bas,
Et toy victorieux: jamais plus aux Estats
Ny aux Pays vnis, par armes il ne touche.

AVX VALEVREVX COMTES GVILLAVLME, ERNEST, ET LOVYS DE NASsau, Freres, & Cousins du Prince Maurice.

Du sang Nassovien vous trois belles lumieres,
De Pallas les Enfans, & Nourissons de Mars,
Qui contre l'ennemy faittes voz estandars,
Voller, & desplyer enseignes & bannieres:

Voz valeurs se monstrans au combat les premieres,
A grand force eslançans voz traicts, lances & dards,
Dont par maint rude affront voz ennemis espars,
N'ont retraitte en fuyant sinon qu'en leurs tanieres:

Aydez vostre Germain, ses armes secondéz,
Pour luy, & pour l'Estat, vostre sang profondez,
Et que vostre vertu par le monde reluise.

Que de voz ennemis restans victorieux,
A iamais reportiez un renom glorieux,
D'avoir servi l'Estat á garder sa franchise:

AV COMTE DE HOHENLOO BARON DE LANGHENBERG &C LIEVTENANT general du Prince Maurice.

Toy vaillant Chevalier, & grand foudre de guerre,

Qui

Qui au mesme devoir onc ne tes espargné,
Ny d'estre Lieutenant du Prinçe desdagné,
Parmy tes ennemis brüyant comme un tonnerre:

Que fracessans tu romps, & iette bas par terre,
Lors que tu tiens le sable à la main empoigné,
Du sang des Espagnols iusques au poing baigné,
Qui sur eux tant de fois t'a fait victoire aquerre:

Ce que tu peux monstrer par tant de cicatrices,
Qui (ton corps desplayé) servent de grands indices,
Et par ton long service, & ferme loyauté.

Le Seigneur te conserve, & te face la graçe,
Que devant que cest an de seize cens se passe,
Par ton ayde & valeur Albert soit tout dompté.

AVX CHEFS, COLLONELS ET CAPITAINES, DE L'ARMEE DES ESTATS

Du sang des Espagnols voz armes seront tainctes,
Quand sur eux vous aurez voz gros espieux brisez,
Et que voz coutelas, & sables aiguisez,
Vsez, reboucheront leurs tailles, & leurs poinctes.

Cest hõneur vous est deu, qui par victoires maintes
Que contre eux avez eu, & dont serez prisez,
A' jamais pour guerriers vaillants, bien avisez,
Donnans aux ennemis de voz rudes attainctes.

Ce grand Dieu tout puissãt Cõducteur des armeés,
Qui de ces orgeuilleux la fierete rabat
Veüille voz mains benir, & dresser au combat:

Tant que de l'Espagnol les forces consumées,
La guerre & tous ses fruicts du Pays divertis,
Voz glaives & espieux en soc soyent convertis.

AVX

AVX SOLDATS DE L'ARMEE DV PRINCE MAVRICE, ET DES ESTATS.

Braves ſoldats engeançe Martiale,
Or il eſt temps de vous entr, animer,
Et au combat l'un & l'autre enflammer,
En faiſant voir voſtre force loyale:

Donnéz dedans la nation brutale,
Des Eſpagnols, qui, hardis, vont ſ'armer,
Et contre nous ne craignent de tramer,
Pour nous gaſter guerre ſi deſloyale.

Voyez les là, je les vois approcher,
Rencontrez les, allez les deſnicher,
Donnez dedens, que nul de vous ne flonque:

Vous les aurez, vous en ſerez vainqueurs,
Voyez vous pas comment tramblent leurs coeurs:
Ruez deſſus, fracaſſez les moy donques.

Ce Sonet achevè, nous vindrent les nouvelles de la victoire donnee du Tout-Puiſſant, au Prinçe Mauriçe de Naſſau le ſecond de Iuillet 1600, dont en rendons graçe à ce bon Dieu, par ce

CANTIQVE.

Sur le chant du Pſalm 68.

Le tout puiſſant nous à fait voir,
De ſa main la force & pouvoir,
Conduiſant noſtre armée:
Il a dreſſé noz bras & mains,
Pour rembarrer des inhumains,
La fureur enflammée.
Il a chaſſé noz ennemis,
Les meſchants ruine mis,
Par droit de iuſte guerre:

A' tous

A' tous il a fait voir à l'oeil,
Que des plus grands il ſcait l'orgueil,
Mettre plus bas qu'en terre.

Le Duc Albert eſtant venu,
Ayant en gros & en menu,
Dreſſé une aſſamblee
D'hommes puiſſans,& tout d'acier,
Auſquels il ſe penſoit fier,
Dont Flandre fut comblee:
Cuidoit par belliqueux effort,
Lever noſtre camp de Nyeuport,
Et mettre en val-de-routte,
Le Prinçe,& ſes vaillants ſoldats,
(Qui ne ſont nouveaux aux combats)
N'en faiſant nulle doubte.

Ses gens marchans comme Lions,
Il dit: Sus avant deſplions,
Avec teſte levée,
Noz bras & noz mains ſur ces gueux,
Et terraſſons victorieux,
Ceſte gent reprouvée.
Et ſur ſes hommes ſe fyant,
Sur le bras de chair ſ'appuyant,
D'une grande furie,
Donna parmi noz bataillons,
Penſant en voyant noz tallons,
Faire grand boucherie.

Mais Dieu qui conduiſoit ſes pas,
Pour nous garder ne permit pas,
Les effects de ſa rage,
Car le Prinçe avec ſes ſoldats,
Mirent ceſte furie bas,

D'un

D'un terrible courage.
Là fut il tresbien combatu,
Et maint Eſpagnol abatu,
Albert, & ſon armee
Fut miſe en route,& des fuyards
La troupe, par les champs eſpars,
Toute deſanimee.

On y vid bras,teſtes,voller,
Le ſang iuſqu'en la mer couller:
Les ſabloneux rivages,
Le long de Nyeuport tous couvers,
Des corps morts,rüéz à l'envers,
Par ces hydeux carnages.
Car l'un & l'autre ſ'efforçoit,
Aux combatans le coeur croiſſoit,
Chacun pour la victoire,
Autant d'un que d'autre parti,
Apres avoir beaucoup pati,
Pour la vie,& la glorie.

Dieu qui preſide en tels combats,
Aux forces ne ſ'arreſtant pas,
N'au nombre des genſdarmes,
Rend Mauriçe victorieux,
Albert eſchappe tout ſon mieux
La fureur de ſes armes.
Tous ſes Eſpagnols mutinéz,
Furent à ce coup guerdonéz
De leur mutinerie:
Et ce qu'ils avoyent cabaſſé
En leur alborotte amaſſé,
Fut bonne pillerie,

Pluſieurs de ſes plus grands Seigneurs
Ses Chefs,Collonels,Gouverneurs,

 Y laiſ-

Y laisserent la vie
Plus de l'huit mille hommes semez,
Par glaive furent consumez,
Quittans l'artillerie.
Et de tels plusieurs prisonniers,
Qui de prison sans grands deniers
N'obtiendront delivrançe,
Sans les mutilez & blessez,
Ausquels les membres sont cassez,
Par ceste male-chance.

Cy devant fol. 4. & 5.

Où est l'Admirant d'Arragon,
De cruauté le paragon?
Il est dedens Oostende,
De là ne tourmentrat il pas,
Les Allemans par ses soldats,
En sa fureur tresgrande.
Pour son compagnon il y à
Encor' le Duc de Feria,
Et tant d'autre noblesse
Espagnolle, qui y recoit
Meilleur traictement qu'on pensoit,
Loings de toute rudesse.

Dont pour telle graçe ô Seigneur
A' jamais chanteray l'honeur,
Et la gloire immortelle,
Que pour ce à toy seul en est deu,
Ainsi que tout & monde à veu
Qu'onques n'en soit de telle.
Car outre ce qu'as confondu,
Tu nous as affranchis rendu
D'un extreme ravage,
Qui nous pendoit devant les yeux,
Si l'Espagnol victorieux,
Eut eu telle aduantage.

Car il s'estoit desia vanté
S'il eut Mauriçe surmonté,
Et gagné la bataille,
Qu'il n'eut compté des Hollandois,
Des autres, ny des Zeelandois,
La valeur d'une maille: *Ce sont l bravades.*
Où à furie provoqué,
Sa cruauté n'eut pas manqué,
Mais sans nulle reserve,
Ayant les Pays ruiné,
Et tout le peuple exterminé
La terre rendu serve.

Mais le Seigneur qui n'a permis
Que fussions de noz ennemis
La despoüillé & la proye,
En renversant tous ces desseins,
Les a livréz dedans noz mains,
Avec liesse & joye.
Leurs enseignes & estandars,
Plus de cent se voyent or' espars,
Par toute la Contree,
En trophee des ennemis,
Ez villes aux temples sont mis,
Qui le Peuple recree.

Voila comment le Tout-Puissant
Par son pouvoir replendissant,
Mettant bas en peu d'heure,
Et reduisant dans le cerceuil,
Des Espagnols le grand orgeuil,
Nous manitient & rasseure.
Par lá void on que sa bonté,
Et sa gran de fidelité,
Conserve son Elgise,
Et qu'ores, & pour l'advenir,

Il ne faudra la maintenir,
En sa plaine franchise.

Dont vous Messeigneurs des Estats
Vnis, de ces bons Pays bas,
De la Noble Belgie,
Geldrois, Traiectins, Hollandois,
Frisons, Groeningois, Zeelandois,
Exempts de tyrannie.
Chantez de Dieu la grand' bonte,
De ce qu'ils vous a rachetté,
D'un si cruel servage,
De ces Tyrans prenicie ux
Qui vous pendoit devant les yeux,
Et de toute leur rage.

Dittes loüé soit l'immortel,
D'avoir fait vn iugement tel,
Que ce dessein inique,
Est retombé au propre sein
d'Albert, rompant le hault dessein
D'un fait si tyranique.
Et moy en me resioüissant,
Ie chanteray dieu benissant,
Que de ceste victoire,
L'honneur à luy seul appartient,
Et ce que tout le monde tient,
A' luy donc soit la gloire.

Ainsi soit-il.

A' L'INFANTE.

Il t'eut trop mieux valu, Infante de me croire,
Qu'a penser un dessein si haut executer,
Tendant à ces Pays vnis persequter,

En ſorte qu'il en fut à tout jamais memoire.

Aſſeurée penſant eſtre de la victoire,
Tes gens qui contre nous ſe ſont venus ietter,
Les noſtres les ont ſceu bravement rebouter,
A' Mauriçe faiſans croiſtre au double ſa gloire.

Qui vainqueur, non autheur de telle tüerie,
De ceux qu'as envoyé droit à la boucherie,
Tes Seigneurs priſoniers traitte courtoiſement.

Non reſamblant les tiens, qui cruels, maſſacerent
Le Chef, & noz ſoldats qui Oldenbourg quitterent,
Cauſe qu'on leur à fait le meſme traictement.

A' L'ARCHIDVC ALBERT.

Si tant de grands deſſeins, tant de hautes empriſes,
Que pour ſe monarcher l'Eſpagnol à tramé,
Et pour y parvenir de fureur animé,
N'y eſpargnant le ſang, dol, fraudes, n'y faintiſes,

Sur Françe & Angleterre, & autres entrepriſes,
Qui par tout le monde ont de grands feux allumé,
Dont en fut maint Pays en cendre conſumé,
Sont par le Tout-Puiſſant du tout à neant miſes!

Albert qu'as tu penſé, quand ton dragon d'Eſpagne,
Par ton commandement, ravagea l'Allemagne,
Dont Mauriçe at aydé à l'en faire chaſſer?

Ores que penſe tu apres ceſte grand' perte,
De ta preſomption vraye & iuſte deſſerte,
Quand de nouveau tu veux tes forces ramaſſer?

AV MESME.

Voudras tu derechef eſprouver la fortune,

(Comme l'Admirant dit) d'un deuxiesme combat,
Esperant ruiner, & mettre bas l'estat
De ceux, dont fut la force à toy tant importune?

Et de, victorieux, ensuyvant ta coustume,
Ce sont leurs mots propres. Par rage, par fureur, par cruel attentat,
Faire qu'en ces Pays rien d'entier ne restat,
A ceux, dont tu ne fis onc compte d'une prune?

Garde-t'en, car ceux lá par toy tant desprisez,
Guerries forts, & loyaux, prudens & advisez,
Ont par ceste victoire aquis double courage,

Lors qu'ils ont vaillámment par leurs glaives mis bas,
Sous Mauriçe leur Chef, la fleur de tes soldats,
Qui vainqueurs brideront ceste seconde rage.

AV CAPITAINE GROBBENDONC.

Que Grobbendonc ne soit d'une raçe vilaine.
Coquin, & mechanic (des Schets) raque-denier,
N'ayant fait que combler son coffre, & son grenier,
Sa cave, & magasin, la chose en est certaine.

L'or l'ayant anobli, & rendu Capitaine,
Qu'il ne soit rotturier nul ne le peut nyer,
Perfide, desloyal, execrable meurtrier,
Le fait mesmes en parle, & crie à bouche plaine

Veu qu'ayant fait meurtrir par lache cruauté
Ce brave chevalier Baron de Briauté,
Contre la foy donnée, & l'ordre militaire.

Autre qu'un Assasin on ne le peut nommer,
Et ne peut nulle part autre se reclamer,
Que de toute vertu trescruel adversaire.

AV MESME.

Grobbendonc ſi tu es tel,comme tu te vante,
Pourquoy differes-tu le combat accepter,
Que pardeça de Françe on te vient preſenter?
Cela te fait il or avoir telle eſpouvante?

Si ton eſpee n'eſt encore aſſes trenchante,
Tu pourras de Rolland Durendal emprunter,
Et pour à ce conflict ſceurement t'appreſter,
Prendre cuiraſſe en dos de cent livres peſante.

Mais ce n'eſt pas cela,d'armes tu nas pas faute,
C'eſt qu'au ventre le coeur,de grand peur te treſſaute,
Qui fait que tu ne t'oze au combat hazarder:

Et cõme un vray meurtrier,vilain,coüard, & lache,
Pour n'entrer au duel,par excuſe tu tache
D'un affronté babil,ceſte faute amender.

